

« Incursion au pays des mines et des lacs : curiosités minérales et naturelles »

Mémoire présenté

dans le cadre

du Bureau des audiences publiques sur l'environnement (BAPE)

« Sur l'état des lieux et la gestion de l'amiante et des résidus miniers amiantés »

Déposé par

La Traversée – Atelier de géopoétique

(Organisme sans but lucratif)

Le 11 février 2020

Avant-propos

Présentation du mémoire

À la suite des audiences publiques tenues en 2019 et 2020 par le BAPE sur «l'état des lieux et la gestion de l'amiante et des résidus miniers amiantés», l'organisme sans but lucratif *La Traversée* – atelier de géopoétique dépose ce mémoire afin de partager quelques réflexions à propos de ce territoire profondément marqué par l'exploitation industrielle du sol. Sans proposer de recommandations précises, *La Traversée* souhaite surtout ici ajouter sa voix à toutes celles qui se sont exprimées, qu'elles soient alarmistes ou optimistes.

Consciente de l'importance des enjeux environnementaux et sociaux auxquels doivent faire face la population locale et les autorités gouvernementales, *La Traversée* considère que la protection du patrimoine industriel est aussi un enjeu de premier plan qui mérite l'attention de tous.

Résumé : un atelier nomade *in situ* du 4 au 6 octobre 2019.

Lors de la fin de semaine du 4 au 6 octobre 2019, *La Traversée* a tenu un atelier nomade dans la région de Thetford Mines. Vingt-deux membres de l'organisme y ont pris part. L'objectif de cet atelier collectif consistait, entre autres choses, à réfléchir sur notre expérience de dépaysement dans ce lieu marqué par la mémoire industrielle et la résilience de la nature. Géographes, géologues, artistes et autres membres de tout horizon ont pris part à la réflexion.

Incursion au pays des mines et des lacs : curiosités minérales et naturelles

La chrysotile serpentine, la salle des pendus, la halde, le chevalement et le mort-terrain sont des mots et des expressions qui nous sont maintenant familiers. Cette incursion en territoire peu connu a été l'occasion pour nous de découvrir un coin de pays où l'activité humaine a radicalement transformé le paysage. Nous nous sommes intéressés à la géographie, à la toponymie, à la géologie, mais aussi à la nature qui, à certains endroits, a drôlement repris ses droits sur l'industrialisation.

En 2011, la revue *Géo Plein Air* a décerné à Thetford Mines le titre de capitale par excellence du plein air. Cette région, haut lieu du patrimoine industriel québécois, offre en effet des sites particuliers où le mort-terrain et les mines abandonnées partagent dorénavant le territoire avec les bouleaux jaunes, les cèdres, les érables à sucre et les éoliennes. Les résidus miniers, que plusieurs considèrent comme des pustules dans l'environnement, donnent une couleur surprenante, une personnalité à la région. Dans le magazine *Tourisme de Thetford mines*, édition 2018-2019, on peut lire ceci : « Venir dans la région, c'est l'assurance d'être étonné parce que la région est comme ça : elle surprend. » Avec cet atelier nomade d'automne, c'est un peu le pari que nous avons pris. Poussés par la curiosité, il fallait voir ce qu'était un paysage minier, saisir son importance et tenter d'en ressentir les effets sur l'espace humain et naturel de la région. Lors de notre tout premier repérage en août 2018, nous avons constaté que dans ce pays de mines et de

lacs, ce qui sépare le passé du présent n'est pas un écran tendu, mais plutôt une barrière surveillée en permanence. Sur le bord du trou de la mine Carey, dans le quartier fantôme de Saint-Maurice et tout en haut du chevalement de la mine King, nous avons vu l'ampleur du combat entre la nature et l'humain.

Notre posture d'explorateur nous aura permis de comprendre ce commentaire de l'artiste Marcel Lafleur écrit à la main sur un panneau d'interprétation dans le Sentier des Mineurs : « Une aventure grandiose s'offre présentement à vos yeux où sont entrés en symbiose force humaine et cap rocheux. » Ce carnet est le résultat de notre expérience de dépaysement dans ce lieu marqué par la mémoire industrielle et la résilience de la nature.

(Organisateurs : Nicolas Lanouette et Christian Paré)

Participant.es ayant pris part à l'atelier nomade

Participant.es	(suite)
Amélie-Anne Mailhot	Laetitia de Coninck
André Carpentier	Marie-Ève Desrochers Hogue
André Roy	Marine Bochaton
Anne-Brigitte Renaud	Maurice Lemieux
Audrey Camus	Monique Bourbeau
Augustin Charpentier	Nicolas Lanouette
Christian Paré	Rachel Bouvet
Claudette Lemay	Rodolphe Lasnes
Dalie Giroux	Roxanne Lajoie
Gaëlle Noémie Jan	Xavier Martel
Julien Bourbeau	Yannick Gueguen

Publication à venir :

À la suite de l'atelier nomade, *La Traversée* publiera un carnet de création à cet effet, comme elle en a l'habitude depuis les quinze dernières années. La publication est prévue pour la fin de l'année 2020 ou début de l'année 2021. Cependant, quelques-uns des textes des membres qui figureront dans la publication, sont présentées ici à titre de mémoire.

Voici les autrices et auteurs des textes du mémoire :

- | | |
|---------------------------------------|---|
| • Julien Bourbeau | <i>Pays des mines fermées</i> |
| • André Carpentier | <i>Une réalité rugueuse</i> |
| • Rachel Bouvet | <i>Pionnières des haldes</i> |
| • Rodolphe Lasnes | <i>La halde et le terriil</i> |
| • Nicolas Lanouette | <i>Contre toute attente</i> |
| | <i>Strates du temps</i> |
| • Dalie Giroux et Amélie-Anne Mailhot | <i>Résidus d'un séjour à Thetford Mine</i> |
| • Gaëlle Noémie Jan | <i>Quand la halde m'empoigne</i> |
| • André Roy | <i>Au détour d'une piste cyclable (photo)</i> |
| • Laetitia de Coninck | <i>Sur et Devant la halde (photos)</i> |

Brève présentation

L'organisme *La Traversée*

La Traversée – Atelier de géopoétique a été créé en 2004, dans la foulée du colloque « Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : les modalités du parcours dans la littérature » (Montréal, 4 et 5 décembre 2003). Il reprend le projet initial de Portage (le premier groupement géopoétique au Québec) tout en se déployant en fonction de ses trois îlots: Montréal, Québec et Sherbrooke. La Traversée s'inscrit dans un champ de recherche et de création inédit en Amérique du Nord et tente d'ouvrir un nouvel espace culturel fondé sur le rapport à la Terre. Rattaché à Figura, le Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire de l'Université du Québec à Montréal, l'Atelier possède une base universitaire stable, mais il est tourné vers l'extérieur, ouvert à toute personne intéressée par la géopoétique. Affilié au départ à l'Institut international de géopoétique fondé par Kenneth White en 1989, l'Atelier est devenu autonome à partir de 2015 et s'est constitué en OBNL.

Les ateliers nomades

Les ateliers nomades cherchent à renouveler la lecture du paysage, à développer le rapport sensible à l'environnement, à expérimenter de nouvelles formes de création, individuelle et collective, à s'interroger sur la façon dont l'être interagit avec l'espace et à approfondir la réflexion géopoétique.

La géopoétique

La géopoétique constitue un champ de recherche et de création orienté vers l'exploration du rapport sensible et intelligent à la terre, à l'espace qui environne l'humain ; elle tente de faire converger des observations, des réflexions, des intuitions issues de la science, de la philosophie, de la littérature et des arts. Elle vise à questionner l'appréhension de l'espace à partir de différents points de vue et de méthodes diversifiées : grâce aux recherches et aux lectures, grâce aux interactions avec le paysage, grâce aux différentes pratiques créatrices qui en découlent. L'interdisciplinarité est inhérente à la géopoétique, c'est pourquoi il est important de créer des lieux de réflexion regroupant géographes, urbanistes, littéraires, poètes, artistes, enseignants, etc.

Adresse : La Traversée – Atelier de géopoétique Département d'études littéraires Université du Québec à Montréal C.P. 8888, succ. Centre-ville Montréal, Québec, H3C 3P8 Canada	Courriel : latraversee.ugam@gmail.com Site Internet : https://latraverseegeopoetique.com/
--	--

Mémoire communiqué par voie électronique par Julien Bourbeau, trésorier de *La Traversée* le 11 février 2020

Table des matières

AVANT-PROPOS		p.2
BRÈVE PRÉSENTATION		p.4
INCURSION AU PAYS DES MINES ET DES LACS : CURIOSITÉS MINÉRALES ET NATURELLES...		
<i>PAYS DES MINES FERMÉES</i>	Par Julien Bourbeau	p.6
<i>UNE RÉALITÉ RUGUEUSE</i>	Par André Carpentier	p.15
<i>PIONNIÈRES DES HALDES</i>	Par Rachel Bouvet	p.22
<i>LA HALDE ET LE TERRIL</i>	Par Rodolphe Lasnes	p.26
<i>CONTRE TOUTE ATTENTE SUIVI DE</i>	Par Nicolas Lanouette	p.29
<i>STRATES DU TEMPS</i>		
<i>RÉSIDUS D'UN SÉJOUR À THETFORD MINE</i>	Par Dalie Giroux et Amélie-Anne Maillot	p.34
<i>QUAND LA HALDE M'EMPOIGNE</i>	Par Gaëlle Noémie Jan	p.55
<i>AU DÉTOUR D'UNE PISTE CYCLABLE (PHOTO)</i>	Par André Roy	p.60
<i>SUR LA HALDE SUIVI DE</i>	Par Laetitia de Coninck	p.61
<i>DEVANT LA HALDE (PHOTO)</i>		

PAYS DES MINES FERMÉES

Paysage anthropocène

Par Julien Bourbeau

*Mots jamais terminés, / l'âge de raison dans un champ
d'éblouissements rapides, / aucune possibilité de combler
le vécu. / Là où l'esprit sort de sa demeure, / là où les
frontières deviennent de la poudre, / un objet qui nous
échappe / a choisi de ne pas être aimé.*

François Charron, *Le passé ne dure que cinq secondes.*

Un hostie de trou de calvaire !

Réal V Benoît.

IL M'AURA FALLU attendre 41 ans avant de mettre les pieds pour la toute première fois «au pays des mines et des lacs». Pourtant des motifs personnels ou familiaux auraient pu m'y conduire beaucoup plus tôt. Mais non. Rien de tout cela. C'est un atelier nomade organisé par la Traversée qui m'aura ouvert (l'esprit) la voie de la région de Thetford Mines au mois d'octobre 2019.

Répulsion? Jeune, lorsque l'on évoquait la région de l'amiante dans les cours de géographie, c'était au chapitre des ressources naturelles (et des activités économiques). Bien entendu, après avoir expliqué les propriétés ignifuges du produit, on y mentionnait le déclin de l'industrie de l'amiante au Canada, la fermeture des mines, la dangerosité du produit, finalement les risques de maladies liées aux inhalations de poussière de fibre d'amiante chez les travailleurs. Bref, c'était plutôt un incitatif à se tenir loin des mines et de l'amiante. Loin de la région aussi? Le nom «Thetford Mines» demeurait pour moi une inscription furtive sur un panneau d'indication routière que l'on oubliait une fois passé.

Octobre 2019. Non seulement l'atelier de La Traversée était l'occasion pour moi de saluer le pays des mines et des lacs, mais il était aussi un lieu d'échange au sujet des villes dont les paysages sont façonnés par l'exploitation industrielle : comment cet environnement nourrit l'imaginaire et conditionne à son tour les relations de la population locale à l'environnement. L'atelier s'est tenu presque au même moment où se déclenchait des audiences publiques (BAPE) sur l'avenir des dépôts résiduels miniers : «L'état des lieux et la gestion de l'amiante et des résidus miniers amiantés.»

*

La fin de l'exploitation de l'amiante. En 2012, la mine Jeffrey fut la dernière au Canada à mettre fin à l'exploitation d'amiante. Six ans plus tard, des «Règlements interdisant l'amiante et les produits contenant l'amiante» furent ajoutés à la loi canadienne sur la protection de l'environnement (1999). *Ce règlement interdit l'importation, la vente et l'utilisation de l'amiante ainsi que la fabrication, l'importation, la vente et l'utilisation de produits contenant de l'amiante, à quelques exceptions près*, lit-on sur le site de Santé Canada.

*Le gouvernement du Canada est conscient que l'inhalation de fibres d'amiante peut causer le cancer et d'autres maladies. Il met donc en œuvre le règlement afin d'aider à protéger la population canadienne contre l'exposition à l'amiante.*¹

Ce règlement survient dès lors que l'exploitation de l'amiante est désormais chose du passé. Pourtant ses résidus et dépôts font toujours partie du paysage et même de la toponymie!

Comment l'oublier?

*

L'amiante en déni ou l'oubli justement. En 2018, la ville de «Thetford Mines dévoile sa nouvelle image de marque», lit-on dans le courrier Frontenac, par l'entremise du journaliste Jean-Hugo Savard. *À noter que le mot «Mines» ne figure pas dans la nouvelle image de marque. Associé directement aux mines d'amiante, celui-ci représente maintenant une période de développement régional révolue. Les concepteurs de la nouvelle image se sont toutefois assurés d'y faire référence visuellement en utilisant le gris en trame de fond.*²

Puis, en novembre 2019, on lit cette fois-ci dans une chronique de Claude Plante du *Soleil* qu'«Asbestos veut changer de nom» : *la municipalité demande aux citoyens de se prononcer pour trouver un nouveau nom qui sera choisi en 2020. On veut ainsi mettre de côté le mot «Asbestos»*

¹ SANTÉ CANADA. Amiante. En ligne. <https://www.canada.ca/fr/sante-canada/services/substances-chimiques/plan-gestion-produits-chimiques/initiatives/amiante.html#s0> Consulter le 3 février 2020.

² Savard, Jean-Hugo (2018, 18 janvier). «Thetford dévoile sa nouvelle image de marque», *Courrier Frontenac*. En ligne. <https://www.courrierfrontenac.qc.ca/2018/01/18/thetford-devoile-sa-toute-nouvelle-image-de-marque/> Consulter le 3 février 2020.

qui signifie «amiante» en anglais et qui n’a pas une bonne connotation, particulièrement dans les milieux anglophones.³

Ce changement de nom avait été envisagé bien avant, mais l’administration municipale s’est organisée en ce sens en 2019 seulement.

Isabel Porter du *Devoir*, quant à elle, signe un article intitulé «Les fausses montagnes d’Asbestos», en décembre 2019. *Depuis la création de la mine Jeffrey en 1881, des dizaines de fausses montagnes comme celle-là ont été érigées pour disposer des résidus de l’extraction. On appelle cela des haldes. Avec le temps, une couche solide les a enveloppées. Ici et là, des plantes et parfois des conifères ont poussé dessus.*

Pour les visiteurs qui découvrent les environs, elles déconcertent par leur nombre, leur taille et leur effet de paliers, qui trahissent leurs origines. Mais pour les gens d’Asbestos, elles font tout simplement partie du paysage.⁴

Voilà que ces fausses montagnes, qui font partie du paysage, pourraient être exploitées pour le magnésium qu’elles contiennent : *le ministre du Développement durable, Benoit Charette, réclam[e] la tenue d’un BAPE pour savoir si l’exploitation des haldes [est] une bonne idée.*, poursuit Isabel Porter.

Que sait-on de ce qui se cache dans les fausses montagnes, à part le magnésium ? Personne ne conteste le fait qu’elles contiennent encore de l’amiante. Dans quelles proportions ? Les avis sont plus partagés là-dessus pour l’instant. Jusqu’à présent, personne n’a démontré que leur présence puisse polluer l’eau, mais les experts sont très préoccupés par l’air.⁵

Pour ma part, ce qui me préoccupe c’est cette éviction rapide du patrimoine industriel. Le mot mines disparaît d’une image de marque, le toponyme Asbestos sera possiblement remplacé et les montagnes, dites fausses, pourraient ne plus faire partie du paysage advenant une autorisation favorable à l’exploitation industrielle nouvelle. Ces manchettes de l’actualité ainsi que la mise en

³ Plante, Claude (2019, 27 novembre). «Asbestos veut changer de nom», *Le Soleil*. En ligne. <https://www.lesoleil.com/actualite/le-fil-groupe-capitales-medias/asbestos-veut-changer-de-nom-de577857b73cddf35a0caa4faef380cd> Consulter le 3 février 2020.

⁴ Porter, Isabelle (2019, 7 décembre). «Les fausses montagnes d’Asbestos», *Le Devoir*. En ligne. <https://www.ledevoir.com/societe/environnement/568630/les-fausses-montagnes-d-asbestos> Consulter le 3 février 2020.

⁵ *Ibid.*

application de la réglementation de Santé Canada ne laissent aucun doute quant à l'appréhension de ces haldes : elles semblent être un élément embarrassant du paysage.

En effet, que faire de ces dépôts résiduels encombrants, voire malaisants ou mal-aimés. Comment les exploiter, les appréhender?

Et les géopoéticiens de notre groupe en viennent à poser ces questions lors de l'atelier : pourquoi ses montagnes inventées de toutes pièces n'ont-elles pas le statut noble de paysage à préserver? Ne pourraient-elles pas faire l'objet d'une artialisation qui viserait à les revaloriser autrement? Que penserait la population locale de tout cela?

En ce sens, le nouveau centre historique de la mine King KB3 du musée minéralogique et minier de Thetford Mines fait déjà un pas important. Sa mission consiste en : *conserver en ce lieu la mémoire de ces travailleurs qui ont chèrement gagné leurs vies*. Et consiste plus précisément à : *créer un parc minier animé et rassembleur en lien avec le centre-ville. Les objectifs spécifiques sont de protéger le patrimoine minier unique de Thetford Mines, de soutenir l'économie régionale, de prioriser la mise en valeur des sites et bâtiments les plus susceptibles d'être intégrés à la trame urbaine, de créer un tout cohérent qui constitue un produit d'appel touristique novateur, de valoriser de façon originale le patrimoine minier de Thetford Mines en harmonie avec le Musée minéralogique et minier et de créer un lien fluide entre toutes les composantes du projet (proximité, accessibilité et complémentarité).*⁶

D'autres initiatives comme le Sentier des mineurs dans la municipalité Sacré-Cœur-de-Jésus participent également à la revalorisation d'un ancien site minier. Un circuit artistique ponctue le parcours. Les eaux turquoise du bassin de l'ancienne mine Carey confondent les oies blanches et les bernaches. Autre usage : les amateurs de VTT et de motocross s'aventurent, à leur risque, dans les haldes. Quelques photos virales sur les réseaux sociaux du bassin d'eau attirent les «J'aime», mais dès lors que l'on mentionne qu'il s'agit d'un ancien site minier... les sentiments sont partagés ou retenus.

C'est que l'antagonisme demeure à l'heure où les enjeux environnementaux et économiques ont des répercussions planétaires, d'où la tenue d'un BAPE sur les usages possibles des résidus miniers et leurs impacts sur la santé.

⁶ Musée minéralogique et minier de Thetford Mines. «Centre historique de la mine King | KB3». En ligne. <http://www.museemineralogique.com/le-kb3.html> Consulté le 3 février 2020.

*

Je précise ceci : les fausses montagnes font bel et bien partie du paysage... littéraire, cinématographique, musical et iconographique, en plus du paysage *in situ*. Mais elles portent ce paradoxe, comme l'illustre cet extrait du roman de Danielle Dussault dans «Camille ou la fibre de l'amiante» : *la ville est belle avec ses montagnes de sable et son paysage de lune endormie. Je la trouve belle et paradoxalement je la hais. Les derricks s'élèvent dans la nuit comme autant de témoignages du désir des hommes de vous atteindre. Désir qui jamais ne leur fait défaut et qui, pourtant, les traverse en rompant chacun de leur os.*⁷

Sentiments partagés...

Que deviendraient Thetford Mines ou Asbestos s'il advenait que les dépôts de résidus miniers étaient à nouveau exploités? Disparaîtraient-ils du paysage? Les habitants de la région vivraient-ils une seconde défiguration?

*

Samedi 5 octobre 2019, 8h30. Nous nous arrêtons brièvement à la mine Normandie à Vimy-Ridge. La halde porte ombrage à notre groupe qui vient de stationner les véhicules sur le site. C'est pourtant un beau samedi matin ensoleillé. Je suis impressionné par la hauteur et la paroi verticale abrupte du dépôt. Les résidus miniers sont granuleux et beaucoup plus gros que je ne me l'étais imaginé. Nous sommes loin du grain de sable de la dune, en constant mouvement sous l'influence du vent. La couche est durcie, un peu comme la neige au sommet d'une montagne qui gèle et qui crée une couche légère de glace à la surface.

Xavier le courageux brise la glace et tente l'expérience de monter sur la halde, pour voir ce qui se cache de l'autre côté : découvrir le jour, le bassin caché, la région, le paysage environnant. La halde est un promontoire. Je monte également et d'autres en font autant. La montée est ardue. L'ascension pentue. Je dois me pencher et enfoncer mes mitaines dans le sable meuble. Est-ce donc cela la sensation de marcher sur la lune? Sur cette dune brune, aucun végétal n'est réellement parvenu à s'enraciner. La mine est pourtant fermée depuis 1985! Rien, c'est un mort terrain!

⁷ Dussault Danielle. (2000) *Camille ou la fibre de l'amiante*. Montréal, VLB. p.116.

De l'autre côté du chemin Vimy-Ridge, nous voyons le chevalement de la mine Normandie, une installation permettant l'extraction minière. J'ai soudainement l'impression d'être au sommet d'une fourmilière inhabitée. À la différence des fourmis qui creusent des galeries et remontent le sable et la terre à la surface, nous n'habitons pas (plus) les souterrains que nous avons creusés. Cendrier froid.

Nous redescendons de cette poudreuse brune. Avant de reprendre la route, je défais mes chaussures et les secoue pour retirer tous les petits cailloux d'amiante qui s'y sont infiltrés au cours de la montée. Xavier et les autres en font autant.

Un dernier égoportrait avec la montagne d'amiante avant de repartir. Ce paysage inventé par la main laborieuse de l'homme.

*

Dans notre groupe de géopoéticiens se trouve Rodolphe, originaire du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais en France. Pendant quelques siècles, cette région fit l'objet d'exploitation industrielle du charbon. Les activités ont définitivement cessé au début des années 1990. Comme une similitude avec le pays des mines et des lacs : le relief régional est ponctué de deux à trois cents terrils, dépôts résiduels miniers noircis. Pour Rodolphe, ces fausses montagnes emblématiques n'ont cependant pas d'effets positifs sur lui, me raconte-t-il alors que nous marchons sur l'une des haldes de Thetford Mines. Une sorte d'aversion personnelle. Ce sentiment survient dès lors que, par la fenêtre du train en provenance de Paris, il commence à voir poindre les premiers terrils de la région.

Au lendemain de cette confidence, notre groupe de géopoétique rencontre André Prus, le géologue associé au musée minier de Thetford Mines dans la tour de la mine KB3. Celui-ci nous partage sa grande passion pour la région minière qu'il habite et pour la géologie. Fait cocasse : le géologue nous avoue que, dès lors qu'il revient d'un voyage et qu'il commence à voir les haldes se profiler à l'horizon, un sentiment rassurant l'apaise.

C'est tout le contraire de Rodolphe, qui se retourne vers moi et m'adresse un sourire à l'écoute de ce récit.

Rapport affectif ambigu : les fausses montagnes, ça passe ou ça casse.

Détail au passage : depuis 2012, le bassin minier de Nord-Pas-de-Calais est désormais inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, comme *paysage culturel évolutif*⁸ ! Ce n'est pas peu dire ! J'espère qu'il y a de quoi inspirer le pays des mines et des lacs !

*

Anthropocène, paysage. Depuis une vingtaine d'années, des géologues et d'autres scientifiques avancent le fait que nous sommes entrés dans une nouvelle ère géologique, dite «anthropocène», c'est-à-dire une ère où les strates de la couche terrestre ont tellement subi de modifications importantes en raison des activités humaines et de leurs influences, qu'il faut désormais envisager en ce sens une nouvelle ère géologique supplantant la dernière ère, dite holocène. Un groupe de travail (Anthropocene Working group) s'est d'ailleurs organisé pour déterminer et situer la date du changement géologique : soit vers 1950 (peu après les premiers essais et bombardements nucléaires).

Le paysage de Thetford Mines est bien celui de l'anthropocène. Comme un volcan inactif dont l'œuvre est visible à des kilomètres à la ronde. Mais il s'agit de l'œuvre de l'homme, de l'industrie, de l'exploitation des ressources naturelles et du capitalisme ! Difficile de ne pas grincer des dents ! Et l'on peut alors facilement comprendre la relation d'ambivalence à l'égard de ces dunes brunes. Si elles ont de quoi surprendre par leur immensité et qu'elles occupent une place emblématique dans le paysage de la région, elles ont aussi la fâcheuse réputation d'être des déchets miniers, des résidus industriels potentiellement nocifs, sur lesquels rien ne pousse.

Est-ce que les exploiter à nouveau sauvera la situation ? Ironique sort. Combien d'emplois seront créés et pour combien de temps ? Est-ce que tout cela saurait être fait dans le respect de l'environnement, de la santé publique, des travailleurs et de la population ? Dans le respect du paysage et du patrimoine ?

Permettez-moi d'en douter !

J'espère que la population locale pourra faire valoir ses points de vue et son attachement, s'il existe, pour ces fausses montagnes. Et s'il faut en préserver quelques-unes, préservons celles qui sont les plus emblématiques et qui ont leurs lettres de noblesse dans le patrimoine littéraire,

⁸ «L'Unesco distingue les terrils et les cités des bassins miniers du Nord», *Le Monde*, (2012, 1^{er} juillet). En ligne. https://www.lemonde.fr/societe/article/2012/07/01/l-unesco-distingue-les-terrils-et-les-cites-des-bassins-miniers-du-nord_1727524_3224.html Consulter le 3 février 2020.

esthétique et cinématographique. Celles qui figurent parmi les toiles et les tableaux et qui, par la géopoétique, engendreront une véritable revalorisation de la région.

*

Déplacer les montagnes

ou les faire renaître de leurs cendres ?

Tout est une question de foi :

Toi Julien, quelle est ta religion?

Dogme auquel tu adhères (colles)

Ton avis?

*

Tante Monique qui fait partie du groupe de géopoéticiens, a pris le temps de visiter le cimetière de Black Lake, un peu avant l'atelier. Elle me montre une photographie sur son téléphone cellulaire : une pierre tombale sur laquelle est écrit : J. B. Lambert. «Je crois bien avoir trouvé la pierre tombale de ton arrière-grand-père, me confie-t-elle. Les Lambert travaillaient du côté de la mine Johnson.» Grande émotion!

Mais nous en parlions si peu, chez nous...

Du belvédère de Black Lake, je regarde la région. Deux points de vue se dressent : la ville devant moi, puis ces paysages artificiels, remarquables, derrière moi.

Une maison, des draps suspendus à la corde à linge. Un bassin artificiel, une eau foncée, des paliers et des interdictions de passer. Je pense à mon arrière-grand-mère : je l'imagine en train de secouer les draps suspendus, remuer la poussière blanche. Je pense à mon arrière-grand-père, en sol mineur.

Si j'avais été natif de cette région, aurais-je été comme ce géologue amoureux ou aurais-je été plutôt comme Rodolphe, à l'affût du premier bus quittant la ville ?

*

Quant à ces résidus miniers, ces montagnes de rêves en cendre, j'opterais de les garder *in situ*. Le mal anthropocénique étant déjà fait. Et tant qu'à les avoir dans la figure, aussi bien les artialiser! Je ne remuerais pas la soupe industrielle. Je permettrais plutôt une meilleure intégration de ces

haldes avec les citoyens. À eux de se prononcer. En fin de compte, sommes-nous capables de faire pousser de la végétation sur ces fausses montagnes ?

À suivre...

UNE RÉALITÉ RUGUEUSE

Par André Carpentier

[...] tout homme reconnaît les choses qu'il est destiné à aimer.

Charles Baudelaire, lettre à Richard Wagner

D'abord préciser que ces lieux de mémoire que sont les haldes du pays des mines seront ici abordés comme des objets esthétiques et problématiques. Car ils sont, chez moi comme chez plusieurs, la cause d'une émotion ambivalente.

1. Gravier une halde

Nous escaladons une colline de déblais broyés provenant de l'exploitation d'une mine d'amiante, ce que les gens de la région appellent une halde — un terril, dit-on ailleurs. Il s'agit en fait de minéraux rejetés par la société du travail sous forme d'un grand volume de gravats abandonnés aux facteurs d'érosion. La halde est en effet le fruit du concassage de la pierre pour en extraire la fibre de chrysotile. Le ratio de fibre étant de 1%, il fallait détacher cent tonnes de roche pour obtenir une tonne d'amiante.

Le matériau se présente sous nos pas en gris fer, entre bis et bitume, et révèle une texture rugueuse. La pente est raide, mon rapporteur d'angle mental l'évalue à 30°. Les semelles s'accrochent, mais le risque de glissement est constant. Les plus jeunes d'entre nous montent à la course; d'autres, comme moi, improvisent des paliers et cadrent des photos, car la halde offre un intéressant point de vue sur le pays des mines. Mais le contraste déjoue le capteur numérique de l'appareil-photo, qui peine à gérer de pair la sombreur de la halde et la lumière vive qui l'auréole. Je reste un moment en équilibre instable, les pieds dans le noir, les yeux dans le paysage ocre et rouille de l'automne.

L'émotion face au paysage renoue le lien fondamental avec le monde, dont nous ne sommes qu'une motte animée, nous enseigne la *Bible*. Je parle du monde tel que je le connais, le monde de maintenant, même dans sa part remodelée par la présence humaine — d'où, soit dit en passant, qu'il existe des paysages urbains, et même des paysages de haldes.

2. Depuis un belvédère

Au milieu d'une randonnée dans le Sentier des Mineurs, se présente à nous un poignant point de vue sur le pays des mines piqué de haldes. Une auto passe au loin, sous la ligne d'horizon, sans doute à bonne vitesse, bien qu'à cette distance, elle semble aller d'une grande lenteur. Entre elle et nous, une halde s'érode à la vitesse permise sur le chemin de la fin du monde. Aucun de nous ne peut ressentir le rythme de cette érosion. Bien que toute chose ne soit saisissable que dans son devenir, ce qui fait ici événement, c'est notre incapacité à saisir l'évolution de cette halde à l'aide de mesures à notre dimension. Il nous faudrait pour cela pouvoir imaginer des milliers de milliards de secondes ou des millions de jours, ce qui ne saurait être qu'abstrait.

Le paysage est affaire de matière et de temps, donc de mutation, mais nous ne sommes jamais vraiment que dans le moment du paysage.

3. Les haldes-musées

Nous sillonnons un lieu de résistance à l'effacement d'un monde. La région, dans son mode d'apparaître, garde en effet de spectaculaires empreintes de son histoire minière. Ainsi les haldes, les puits étagés aux eaux turquoise, les chevalements et autres bâtiments miniers, qui sont des supports de la mémoire, déploient une structure muséale comme système de relation au passé. On retiendra que la fonction première de ces artefacts, comme les pièces de collection d'un musée, est d'injecteur de la continuité dans la discontinuité.

Il reste donc du visible minier pour saluer les Anciens, ainsi que font ailleurs des usines, des manufactures, des fonderies transformées en lieux culturels. Les citoyens formulent par ce truchement leur respect pour ces Anciens qui ont écrit l'histoire de la région; qui ont travaillé jusqu'à l'usure et certains jusqu'à l'amiantose pour assurer la continuité. C'est le paradoxe des haldes que de célébrer les Anciens par des rejets.

Je me demande ce qu'en pensent les jeunes que nous avons vus de loin faisant du quad sur des haldes. Leurs randonnées de loisir seraient-elles leur façon de maintenir les Anciens hors de l'oubli... par l'oubli que procure le loisir? Évidemment, je ne perds pas de vue que le code de référence historique n'est jamais partagé avec la même intensité au fil des générations.

4. *Le refus d'oublier*

En principe, un paysage du passé implique un paysage absent. Or, le paysage actuel, qui garde ses haldes, ses puits étagés et quelques chevalements, fige dans l'époque d'aujourd'hui à la fois des traces d'un passé accompli et les signes de sa disparition. Comme si ce double message était indispensable à l'identité des descendants des générations de mineurs. Les haldes, les lacs, les chevalements constituent en effet une mémoire à ciel ouvert qui signifie leur refus d'oublier.

Il y a donc présence du fait historique par des artefacts de grand format, tous le signe d'un monde passé qui pourrait bien ne disparaître que par érosion. Recycler ces amoncellements de rejets en fondements de routes ne ferait pas disparaître que des monts, tout comme la remise des restes dans les cratères ne nivellerait pas que le paysage; on peut penser qu'un tel remblaiement enterrerait l'histoire. Peut-être la solution médiane se trouve-t-elle dans la végétalisation des haldes à l'aide de matières résiduelles fertilisantes, de manière à favoriser la pousse de plantes comme le mélilot blanc, une herbacée invasive déjà utilisée dans la région d'Asbestos.

Certains Thetfordois et autres citoyens du pays des mines n'apprécient pas et même craignent la présence, dans leur vie quotidienne, de ces sombres tas de déblais miniers. Car ces haldes ne sont pas que des images, que des souvenirs, que des hommages! Elles sont aussi des masses de matière rejetée que certains disent néfastes pour la santé. On se rappellera que, suite à l'intervention de la direction de la santé publique de Chaudière-Appalaches, le Musée minéralogique et minier de Thetford Mines a dû mettre fin, en 2018, aux visites organisées dans les anciennes mines d'amiante.

Ironique que le passé s'exprime par de tels rejets... sauf à se rappeler, comme l'écrit Roger Caillois, que les pierres sont les vraies archives de l'humanité.

5. *La halde de la rue du Lac Noir*

Un paysage est une image produite et ressentie par un observateur à partir du point de vue qu'il occupe. Je me replace donc au moment où, roulant dans la rue du Lac Noir vers le belvédère du Vieux Blake-Lake, nous longeons une halde scarifiée de ravines qui s'étale sur la droite. Ma fascination est immédiate et fulgurante. Ce paysage post-naturel m'interpelle, même me tutoie! On parle ici de l'irruption d'une masse paysagère dans le champ de la conscience, une irruption

qui suscite une émotion esthétique. En quelque sorte une épiphanie, qui donne à dévoiler un rapport particulier au paysage.

Que j'avoue d'abord que, pour moi, cette soudaine fascination trouve sa source en dehors des caractéristiques sociales et historiques de la halde. Il se produit en effet que la fascination fait un temps l'impasse sur le contexte! L'objet esthétique jouant l'effacement d'une part de sa réalité, il y a donc un moment de beauté, un moment poétique en présence de la halde, alors temporairement purgée de sa dimension historique. La psychanalyse lacanienne nous avait prévenus que la beauté a parfois un effet d'aveuglement qui atténue ce qui ne peut être regardé.

Sur le coup, il nous faut suivre les autres, mais nous sommes trois qui demandons à retourner vers cette halde. Nous revenons donc sur le lieu dans une forme de présent qui s'étire, comme s'il s'agissait de nous immerger à nouveau dans la première impression. Cédant à la disponibilité qui nous anime, nous choisissons tous les trois le regard mouvant, allant d'ici à là, puis plus près, plus loin, nous déplaçant sans cesse, guidés par nos regards chargés d'étonnement et d'incertitude. À la fois, nous prenons des notes photographiques et célébrons cet insolite lieu-objet par la photographie.

Difficile de décliner les qualités visuelles de cette colline artificielle qui la rendent fascinante en dépit de sa charge sociale et humaine. Ce que j'éprouve alors, insaisissable en clair, se traduit d'ailleurs par une métaphore filée : *On dirait un animal couché, avec ses rides? On dirait même qu'il respire!* La métaphore supplée parfois le langage quand la description faillit à rendre la sensation.

Ces débris rocheux érigés par la civilisation sont porteurs d'une étrangeté — à moins que ça soit moi qui leur soit étranger! Cette nature originelle bouleversée au profit de besoins industriels, puis laissée en son état de chantier, m'apporte bizarrement une joie d'ordre esthétique. Pire : je concilie aisément en moi le désir de beauté et cet affront à la nature — qui en dévoile d'ailleurs la fragilité! S'ils savaient cela, les tenants d'une géopoétique canonique se récrieraient contre moi!

Ma réaction est donc d'ordre esthétique. Pour d'autres, elle sera émotive. Le géologue André Prus, à titre d'exemple, nous racontera s'être ennuyé de son paysage de haldes lorsqu'il était étudiant à Montréal, il s'animera en décrivant le plaisir confortant qu'il ressentait lorsqu'après la session d'hiver, il lui était enfin permis de retrouver son paysage fondateur. Il est donc des

citoyens qui tiennent à ces haldes et cratères, comme si le paysage originel légitimait la présence des haldes d'aujourd'hui. La lisibilité de la halde le cédant alors à ses évocations, la chose, qui se présente dans sa puissance brute, dans son austérité, est en quelque sorte enjouée par le souvenir.

Il y a bien sûr quelque chose d'intimidant dans la beauté de cette halde, quelque chose de provocant, qui étonne au premier regard et qui excite l'imagination. Nous ne sommes pas ici dans un rapport d'harmonie et de confort, comme devant le mont Fuji, devant Antelope Canyon ou les lacs de Plitvice. Nous ne sommes pas dans la définition kantienne de ce qui plaît universellement. La blessure infligée au paysage archaïque qu'est la halde, ni donc n'est naturelle, ni ne répond aux critères de la belle nature, ni n'a été produite dans une perspective artistique. Et pourtant, chez certains comme moi, elle suscite immédiatement une réaction empreinte de sensibilité. Ce qui implique une appréciation favorable devant ce tas de rejets. Conflit des impressions positives et des vérités empreintes de négativité!

Il se produit donc que des jeux de lignes et de taches, de lumières et de couleurs, des jeux de failles, de restes et de dénuement opèrent le couplage de la perception de la halde et de l'espace intérieur, là où se joue une forme de dérivation, disons de sublimation d'un objet de réalité. J'en viens même à ceci qu'après avoir vu quelques haldes, en avoir même escaladé une, il me semble que celle-ci est plus belle que les autres!

Or, le facteur essentiel de la beauté de cette halde est de toute évidence, du moins pour moi, plus que son aspect d'animal couché, avec ses rides et ses plissures, sa forme ambiguë où ombres et lumières s'harmonisent d'un tel élan qu'on dirait une œuvre picturale abstraite dans les mêmes teintes que la halde escaladée, mais avec des ajouts de bistre, de bronze et de sépia. Une forme de tachisme, commun à plusieurs mouvements picturaux, qui produit des modelés, des dégradés, des textures... Évidemment, cela, à coup sûr, intéresse le photographe, soit-il amateur.

La perception du moment a donc provoqué le besoin urgent de cadrer quelques photos. Sur le coup, c'est le géopoéticien doublé d'un photographe amateur qui est fasciné par la halde. Il y a donc là un double niveau de perception. Et plus tard un triple, puisqu'il me faudra l'ajout de cet instrument de lucidité qu'est le langage des mots pour fouiller le ressenti. C'est que nos canaux de fascination sont nombreux...

Évidemment, je céderai bientôt à un second registre d'émotion qui combinera des valeurs esthétiques et une certaine gêne en lien avec l'origine industrielle de la halde et l'histoire humaine qu'elle évoque. Le plaisir sera en quelque sorte métamorphosé par l'histoire. Sur ce sujet, on trouvera chez les contemporains Emmanuel Kant et Edmund Burke, et déjà chez Pascal, cette idée qu'il est courant d'apprécier une œuvre dont on ne priserait pas l'objet de référence — une scène de malheur, un être monstrueux... Mais cette halde n'est pas une œuvre. Sans doute les photos de ma collègue Laetitia de Coninck, véritable artiste de la fluence du temps arrêté, sont-elles des œuvres, mais pas la halde en elle-même.

6. Une tentative d'artialisation

Quelques photos de la halde de la rue du Lac Noir, prises dans l'esprit documentaire de notes de terrain, ont fait l'objet d'une modeste tentative d'artialisation au moment de leur partage sur la plateforme Facebook. Puis de nouveau en phase de publication dans ce carnet de navigation géopoétique. J'entends ici l'artialisation dans un sens restreint, qui rappelle que l'art fait percevoir autrement, que l'art peut transfigurer des perceptions négatives en plaisir esthétique — paradoxe des émotions négatives. Cette tentative d'artialisation passe bien sûr par le truchement d'un paysage réel qui reçoit ses déterminations artistiques de la photographie, elle-même investie d'une culture qui prête ses valeurs sociales et esthétiques aux haldes du territoire des mines.

Il y avait là, aussi bien du côté de la rue du Lac Noir que de la halde escaladée, une *réalité rugueuse à étreindre*, selon l'expression du Rimbaud d'*Une saison en enfer*, une réalité qui l'aura d'abord été, étreinte, par une fréquentation *in situ*, puis à nouveau par un double travail photographique et scripturaire. Disons par un processus de création.

7. Au Centre historique de la mine King

Nos repères étant en mutation, et nous-mêmes par conséquent, il nous devient difficile, voire impossible de maîtriser les composantes d'un monde dont la vitesse de changement s'accélère sans cesse. D'où, chez plusieurs, le réflexe de freiner le passage du temps en s'accrochant à des bribes de passé qu'on croit bien connaître. Mais quand vient le moment d'y accéder, par exemple devant les haldes, les puits ou devant la machinerie d'autrefois du Centre historique, notre incapacité à prendre la mesure d'une vie quotidienne que nous n'avons pas vécue nous confronte sévèrement.

Pour le formuler en clair, je dirais que le Centre, à la fois me fascine, par son aspect de mise en valeur patrimoniale, et me bouleverse par l'éclairage doublé de mystère qu'il jette sur la vie au quotidien de ces travailleurs et travailleuses des mines. Je ne mentirai pas : j'en ai ressenti une profonde tristesse. Le sort humain nous arrache parfois des larmes intérieures qui coulent longtemps.

Des générations d'hommes, de femmes et d'enfants ont vécu ici de longues années d'un labeur harassant. Des mineurs, des cheminots, des ouvriers spécialisés, des travailleurs à tout faire, des gobeuses — qui détachaient les filons d'amiante de la pierre concassée — ont travaillé ici dans le bruit et la poussière qu'on imagine, certains ont perdu leur combat contre l'amiantose! Cette représentation est si forte qu'on peine à imaginer les rires, les joies, les amours qui ont pourtant eu lieu au pays des mines. C'est que les haldes, cratères et chevalements ne témoignent pas du plaisir de vivre.

8. *Une région de plein air*

Ce qui me touche, à rouler dans le pays des mines, c'est le passage du titre de capitale de l'amiante à l'obtention d'un prix de la région la plus propice au plein air. Thetford Mines obtenait en effet, en 2011, grâce à ses sentiers et à ses sites d'escalades et de plongée sous-marine — dans les puits ennoyés! —, le prix de la municipalité plein-air préférée des lecteurs de la revue Géo Plein Air, devançant de peu Magog-Orford.

Ainsi donc, la région retourne vers sa figure rurale, avec ses terres, ses lacs, ses forêts, qui n'avaient certes pas disparu, mais que l'industrialisation avait relégués au rang des services. La nature reprend donc son ascendance sur les esprits, comme si la région était inchangée après une phase minière... sauf pour les haldes, les chevalements et les puits étagés, qui sont la signature du pays des mines et qui assurent le lien avec le passé intermédiaire. Et pourtant, tout a bougé entretemps — sauf pour l'omniprésence des pickups! La vie régionale a repris son cours, non sans les ajouts du monde d'aujourd'hui, le numérique, ça va de soi, mais aussi les bungalows, les Tim Hortons, les tours de communication, les éoliennes... Le pays des mines n'est pas une fiction, il est notre exact contemporain.

PIONNIÈRES DES HALDES

Par Rachel Bouvet

Les haldes grises scandent le paysage, monticules où s'entassent les débris les plus fins et sur lesquels rien ne pousse. Un désert gris à première vue, sauf que dans les sables, la vie réussit malgré tout à s'inventer, à s'insinuer au creux des ergs, à grouiller dans les profondeurs. Ici, le sol éventré, creusé, remué, tout en creux et en bosses, a repoussé au loin toute substance vitale. C'est le mort-terrain, autrement dit. On se croirait arrivés dans un cimetière d'éléphants à la peau toute ridée, rugueuse au toucher sans doute, puisqu'une croûte épaisse s'est formée sur les résidus miniers, sauf qu'on n'a pas envie d'approcher, des fois qu'un peu d'amiante serait restée au milieu des fines particules. Il n'y a pas de danger tant que la fibre de chrysotile ne dégage pas ses poussières toxiques dans l'air d'après ce qu'on dit, mais l'instinct de répulsion persiste. Machinalement on reste loin de ces dos de pachydermes assoupis, des fois que les scories malfaisantes envahiraient nos poumons à notre insu. Formes étranges et inquiétantes, que l'on croirait échappées d'une planète lointaine, vestiges d'une histoire cruelle où chaque coup de pioche ou de riveline dans la serpentine endommagerait de manière irréversible la santé des mineurs. Combien de poitrines saccagées, combien de vies sacrifiées sur l'autel de l'amiante, véritable manne d'or pour les riches industriels ? L'air ne passe plus, le rythme s'essouffle, la terre elle-même ne respire plus dans ces monts gris, dans ces poumons flétris.

*

Le sentier des mineurs s'insinue au cœur d'une forêt semblant au départ tout à fait ordinaire, à part les sculptures sur les troncs morts évoquant des silhouettes humaines, des visages, plus loin des anges, des vierges – traces de l'imaginaire chrétien devant lesquelles Dalie s'extasie –, et puis des divinités plus lointaines comme Bastet, la déesse à tête de chat du panthéon égyptien – à mon tour je me pâme –, et nous finissons par détricoter en riant nos soubassements mythiques respectifs. Les arbres, eux aussi, ont une présence familière : autour de nous des épinettes, des hêtres, des sapins, des thuyas – portant ici le nom de cèdres –, des bouleaux blancs, des bouleaux jaunes – les fameux merisiers –, des érables à sucre, preuve vivante que la forêt est arrivée à maturité. Le familier l'emporte, du moins pour ce qui est du végétal et de l'art sylvestre. Car au niveau du sol pointent quelques indices de l'improbable : les éboulis rocheux aperçus au début

de la randonnée, les déblais que l'on devine par moments sous les feuilles, la pancarte indiquant que la forêt naturelle s'est établie sur des « haldes de roches et des montagnes minières dépourvues de terre et de végétation ». À présent, des animaux y vivent, des orignaux, des chevreuils, des coyotes, bien cachés dans les fourrés.

Plus on monte, plus la végétation se raréfie. L'étrange n'apparaîtra qu'au sommet, lorsque nous foulerons une large étendue lunaire et caillouteuse. Quelques rebuts incongrus sont restés pris dans les interstices – un fragment de tasse, une chaussette, un briquet – assez d'ingrédients pour que l'imagination s'emballe. Un cercle se forme pour la première séance de lecture autour d'une plante intrigante, un arbuste dont j'ignore le nom et qui s'acharne à pousser contre toute attente sur ces débris grossiers. En plein ciel, des urubus tournoient à perdre haleine. Sur l'eau du lac dont le bleu profond surprend, les bernaches font escale par dizaines. Au bord du précipice, de jeunes arbres aux feuilles étincelantes captent à eux seuls toute la lumière environnante. Leur écorce blanchâtre m'induit en erreur. Amélie-Anne me fait réaliser que ceux que j'ai pris pour des bouleaux sont en réalité des peupliers faux-trembles, des trembles autrement dit. Quand ils sont jeunes, les deux se ressemblent avec leurs troncs lisses d'un blanc crayeux parsemé de petites bandes grises, mais en vieillissant le fût du tremble se ravine et noircit par endroits, il se mâtine de crêtes et de sillons alors que le bouleau conserve sa douceur, sa blancheur, et déroule ses lambeaux comme autant d'invites à l'écriture. Alors il n'y a plus de confusion possible. Leurs feuilles diffèrent également : triangulaires pour le bouleau, dentelées et arrondies avec une petite pointe au bout pour le tremble. Attachées aux branches par des pétioles aplatis, elles virevoltent au gré du vent et découvrent au passage leur face intérieure vert pâle, un peu argentée. Autant d'éclats lumineux qui captent l'attention à tout coup. D'ailleurs, à bien y penser, à Venise déjà, quand Sandrine nous avait demandé de choisir une plante sur le chemin de San Erasmo, j'avais opté pour de jeunes pousses brillant au soleil, sans savoir qu'il s'agissait du peuplier grisard, un hybride naturel entre le peuplier blanc (*alba*) et le tremble (*tremula*). Après quelques recherches j'apprends que le faux-tremble (*populus tremuloides*) – l'arbre le plus répandu en Amérique du Nord – a une racine latine (*tremulus*) évoquant les vibrations de ses feuilles à la moindre brise, et une racine grecque (*eides*) signifiant l'aspect, la forme. C'est donc un hybride lui aussi, linguistique plutôt que naturel. Mais comment « l'aspect tremblant » est-il devenu dans le parler commun le « faux-tremble » ? À quoi rime cet écho de peupliers hybrides et tremblants ?

Le nom du peuplier (*populus*) renvoie à la péninsule italienne et à ses habitants. Planté traditionnellement sur les places romaines, il avait acquis le statut d'arbor *populus*, l'arbre du peuple. Quand les botanistes ont découvert sur le continent américain une autre espèce de peuplier dont les feuilles tremblaient elles aussi, ils ont sans doute voulu le différencier du tremble eurasiens (*tremula*) en lui donnant un nom scientifique légèrement différent, empruntant au grec et au latin, leurs langues d'usage. Mais pourquoi le considérer comme un « faux » (faux-tremble) ? Il y a fort à parier que si l'espèce eurasiens avait été connue après l'espèce nord-américaine et non avant, c'est elle que l'on aurait considérée comme « fausse » : drôle d'histoire tout de même. La mienne aussi, en fait, puisque c'est à partir du moment où j'ai compris que j'avais tout faux que j'ai commencé à m'intéresser de plus près au tremble. Mais les malentendus ne s'arrêtent pas là : le peuplier faux-tremble est une espèce pionnière, qui colonise les terrains ravagés par le feu ou par les industries minières. Il s'installe, autrement dit, là où il n'y a plus personne, en plein ére. En grandissant, il devient un « arbre-abri » car où il permet à des conifères ou à d'autres espèces de feuillus de pousser sous son ombre. C'est lui qui contribue à peupler les lieux en se reproduisant grâce à ses graines mais aussi grâce aux rejets de ses racines qui forment des clones, à reconstruire la forêt une fois que l'être humain a dévasté la région. C'est « l'arbre qui peuple », aux antipodes de l'arbre du peuple, l'arbor *populus* consacré par l'écoumène. Un « faux-peuplier », alors ? C'est l'un des arbres préférés du castor, son écorce mélangée au sirop d'érable a longtemps servi de vermifuge dans les communautés autochtones, il a aussi fourni des ressources pour l'industrie des pâtes à papier. Dommage que son rôle prépondérant pour la réhabilitation du sol ne soit pas mieux reconnu.

Espèce pionnière, sorte de pied de nez aux pionniers qui s'évertuaient à défricher le sol sans se soucier de son équilibre, ou à dégager de nouvelles voies pour l'extraction minière sans s'inquiéter de ce qu'il adviendrait du terrain une fois dépouillé de ses ressources minérales, elle renverse totalement l'image des soldats partis à l'assaut d'une contrée étrangère. Elle fait partie de ces pionniers et pionnières qui s'aventurent dans de nouveaux territoires, intellectuels ou organiques, pour ouvrir de nouvelles avenues, plus riches, plus fécondes : des écrivains.e.s, des artistes, des scientifiques côtoient ainsi des espèces végétales, comme les faux-trembles et ces arbustes dont j'ignore toujours le nom. Pionnières des halles, pourvues d'une capacité de résilience défiant l'entendement, elles aident à revitaliser le mort-terrain et les esprits.

*

Ultime variation sur le vert et la pierre

Dans la région de Thetford Mines pousse une espèce de fougère singulière, nommée l'aspidote touffue (*aspidotis densa*), une espèce doublement notoire. Ses sols de prédilection, ou plutôt ses sous-sols de prédilection, sont veinés de serpentine, une pierre verte dans laquelle se terrent les fibres de chrysotile. Pour les biogéologues, qui se servent des plantes pour connaître la composition des sols, il suffit de croiser de l'aspidote touffue pour soupçonner la présence d'affleurements de péridotite – tel est le nom de la roche mère. Pour les botanistes, il s'agit d'une espèce très rare, si rare que le frère Marie-Victorin, fondateur de l'Institut botanique et du Jardin botanique de Montréal, a décidé de partir un jour à sa recherche. C'est en revenant d'une journée d'herborisation en compagnie de ses collègues qu'il a subi un accident de voiture. Il a succombé à ses blessures peu de temps après à l'hôpital de Saint-Hyacinthe. Avait-il trouvé des pieds d'aspidote touffue du côté du Lac noir (Black Lake) ? L'histoire ne le dit pas, elle ne révèle pas non plus les raisons d'être d'une telle alliance entre la fougère et la serpentine, entre le vert et la pierre. Ce qui est sûr, c'est que cette espèce menacée persiste – elle croît en toute tranquillité dans la Réserve écologique de la Serpentine-de-Coleraine – et signe en indiquant tout à la fois la présence de « serpents de pierre verte » et la disparition du botaniste le plus célèbre du Québec.

LA HALDE ET LE TERRIL

Par Rodolphe Lasnes

Il faut s'imaginer un paysage qui défile à 300 km/h. Terrain plat, des champs à perte de vue, un ciel plombé, des routes de campagne boueuses, des poteaux de lignes électriques qui surgissent et s'effacent en moins d'un instant. Des fois des maisons, des fermes ou des bosquets vite dépassés, aussitôt oubliés. C'est l'horizon que je scrute. Siège fenêtre, assis côté droit, dans le sens de marche du TGV Paris-Lens. Je sais qu'ils n'apparaissent qu'après cinquante minutes de trajet, à la hauteur de Vimy, mais je ne peux m'empêcher de les chercher, ces kystes noirs qui percent la perspective, ces cônes parfaits qui délimitent ma frontière honnie. Les terrils de ma terre d'enfance.

Bully-les-Mines, Sallaumines, Nœux-les-Mines, un pays dessiné par le charbon. La terre creusée pendant trois siècles. Combien de kilomètres de tunnels pour former un terril ? Même l'hiver ils restaient noirs, insensibles à la neige qui fondait instantanément en se posant sur ces résidus qui n'en finissaient pas de refroidir. Gamins, on descendait les pentes abruptes assis sur des cartons, à toute vitesse, poursuivis par un nuage sombre. Des gueules noires balafrées de dents blanches arrivés en bas. Les jours venteux, les ménagères ne faisaient pas sécher leur linge à l'extérieur, de peur de voir leurs draps blancs se griser d'une fine poussière, la même qui encrassait les poumons des anciens mineurs. J'ai longtemps assimilé les mots retraits et silicosés. Ma grand-mère assimilait la silicose à l'argent. On les reconnaissait facilement, les silicosés à plus de 80% : une voiture neuve, des enfants gâtés, un gros pull même en été. Tout se remarque dans des quartiers où s'alignent des maisons identiques : briques rouges, tuiles rouges, un étage, un second pour les ingénieurs. Fosse 2, Fosse 7, des corons rassemblés autour d'un trou noir avec juste un numéro pour les différencier. Ma mère a passé sa jeunesse à la Fosse 8. Les mines ont fermé, les chevalements ont été abattus, le chômage a atteint des sommets. Étudiant, je faisais partie des futurs désœuvrés qui traînaient leur ennui dans des rues vides, des cafés sinistres et un stade de foot faisant miroiter du sang et de l'or. J'ai vite compris qu'aucune pépite ne se cachait dans ce pays miné, déprimé, déprimant. Je pensais alors que le plus logique aurait été de le reconverter en terrain d'essai d'armes atomiques.

J'exagère peut-être. J'exagère sûrement. Ce n'étaient que les symptômes d'un rejet de paysage et l'antidote était simple : il fallait partir. Ce que je fis, puisque je reviens. « Lens, ici Lens, deux minutes d'arrêt ».

Le ciel est d'un bleu franc, sans nuages, les prairies et les champs blanchis par les premiers frimas de l'automne. Nous roulons à petite vitesse en direction de Thetford Mines. André au volant, Laëtitia et Roxane à l'arrière, moi assis à l'avant, côté fenêtre, dans le sens de la marche, fouillant l'horizon. La route serpente entre des forêts d'épinettes, d'érables dorés, longe des lacs et s'approche de monts pelés. Je ne comprends pas tout de suite que ces collines allongées imitant la couleur d'un éléphant assoupi, que ces haldes plissées au sommet plat sont les terrils que je cherche.

Un terril est une « colline formée par l'amoncellement des déblais d'une mine » et une halde, un « tas de débris provenant du triage et du lavage des minéraux dans une mine métallique », selon Antidote. C'est à Vimy Ridge que nous gravissons notre première halde. La pente abrupte est sillonnée de crevasses, la descendre en luge s'avérerait dangereux. Craquant la fine croûte qui l'habille d'une carapace infertile, nos pieds s'enfoncent dans une texture meuble, des gravillons blanc sale de la taille d'une bille qui s'insèrent facilement dans les chaussures, des résidus de roche filandreuse qui givrent les arbres des alentours en toutes saisons. Les panneaux indiquent : « Les résidus miniers contiennent de l'amiante chrysotile. En respirer peut, à la longue, être dommageable pour la santé. » Ici, on meurt d'amiantose. À l'époque de la ruée vers l'or blanc, le grand lac Noir fut vidé, la rivière Bétancourt détournée, le centre-ville de Thetford Mines relocalisé, des puits béants et des kilomètres de tunnels creusés, aucun obstacle ne résistait à l'amiante. Aujourd'hui, les ménagères ont perdu l'habitude de balayer chaque matin la poussière toxique où restaient gravés les pas des hommes qui disparaissaient sous terre. Les jeunes occupent leur temps libre à labourer les haldes avec des quatre-roues. L'horizon de la rue Smith demeure bouché par les résidus miniers. Des enfants du pays restent pourtant attachés à ce paysage de friches industrielles. Tel André Prus, l'ingénieur minier rencontré au sommet du chevalement du centre historique de la mine King. Lui déteste Montréal et se sent revivre, heureux de rentrer chez lui, quand il voit enfin la première halde se dessiner au loin.

Cette étrange impression de me trouver face à mon exact contraire, d'être à Thetford Mines comme de l'autre côté du miroir, dans le reflet inversé du bassin minier de ma mémoire.

Je suis au sommet du terril qui se dresse face à la nouvelle résidence de ma mère. Un de ceux inscrits au patrimoine de l'UNESCO pour célébrer cet environnement modelé par les humains. Combien de kilomètres autour du monde avant de gravir un mont de résidus de charbon à nouveau? J'embrasse le paysage qui se dévoile sous une légère brume : un plat pays quadrillé de routes et de champs bien peignés, coloré de villages aux maisons rouges et de bosquets de peupliers, avec en guise de montagne, des terrils qui se laissent envahir par la végétation. Le panorama ressemble à mes souvenirs d'enfance, guère plus beau, mais l'horizon est différent. Plus ouvert, plus large, dégagé, portant plus loin. Tout ce temps et ces kilomètres pour comprendre que je suis redevable à ce paysage de m'avoir donné l'impulsion d'aller voir ailleurs.

CONTRE TOUTE ATTENTE

(Notre-Dame-de-l'Amiante)

Par Nicolas Lanouette

Sous un ciel gris, lourd de pluie, la voiture s'avance dans le cul-de-sac. Tout au bout, une croix noire, ceinturée de clôtures, porte l'inscription « Hommage à la paroisse Saint-Maurice », suivie de deux dates, 1907 et 1967. Étrange lieu de mémoire, dont l'inaccessibilité laisse entrevoir un monde fermé, interdit. Une vieille malle éventrée traîne tout près; quelques vêtements et de menus objets sont éparpillés tout autour, annonciateurs d'une fin de parcours, d'une vie rendue à son cul-de-sac.

Faisant fi de l'interdiction des panneaux, nous empruntons une piste de quatre-roues, laquelle nous mène vers l'ancien quartier disparu. Quelques gouttes de pluie tombent doucement sous une lumière blafarde. Nous sommes au mois de mai et pourtant, il semble que nous nous enfonçons dans la noirceur de novembre. Nous croisons bientôt une rue asphaltée. Une curieuse impression m'envahit alors. Il me semble que cet asphalte est en meilleur état que dans la plupart des rues de Thetford...

Un léger crachin nous accompagne. Au fur et à mesure que nous avançons, nous découvrons d'autres bouts de rue, des trottoirs à moitié ensevelis sous les herbes et les arbustes. On devine, ici et là, d'anciennes entrées de maison, un emplacement de stationnement, un bout de solage qui perce la végétation. On reconnaît facilement les vieux cèdres et arbustes, maintenant hirsutes, ainsi que les arbres nobles des parterres anciens, retournés à la vie sauvage. Au passage, on observe de vieux peupliers faux-trembles en fin de vie, des bouleaux blancs dans divers états, les strates diverses d'une nouvelle colonisation végétale de l'ancien quartier.

Sous un ciel menaçant, des arbres noirs et sombres, dépouillés de leurs feuilles, espèrent le printemps. On croirait voir en ces arbres tristes, les vestiges d'un monde post-apocalyptique. Sur les lieux, flotte un « silence de monastère [évoquant] la bombe atomique », troublé par quelques chants d'oiseaux, dont certains sont inconnus à mes oreilles. Transis par une fine pluie, nous osons à peine parler. L'étrangeté et l'intensité du moment nous émeuvent. Les alentours évoquent une cathédrale et nous nous recueillons devant un paysage de fin du monde, de fin d'un monde.

Marchant dans la post-humanité, nous goûtons au lendemain de l'Anthropocène. Nous découvrons un lieu désert, sombre et sublime à la fois, où ne subsistent plus que quelques traces du passage de l'humanité.

J'aperçois un solage et je m'arrête le temps d'en tirer un cliché. Un chevreuil en profite pour traverser l'objectif de mon appareil, sans autre bruit que le doux murmure de ses sabots sur le sol humide. Décidément, nous sommes sur une autre planète. Thetford Mines est à des années-lumière de là. La nature s'accommodera très bien de la disparition de l'humanité, pensais-je alors...

Nous retournons lentement vers la voiture; il y aurait tant à voir et à ressentir dans cet ancien quartier disparu, malgré la bruine qui nous transperce. Au loin, un VUS s'avance dans l'une des rues désertes. Est-ce l'un de ces fameux gardiens de mines, veillant scrupuleusement à chasser les flâneurs des haldes et des bâtiments maudits de l'amiante? Le charme de l'endroit chancèle devant la probabilité d'une rencontre importune. Nous sommes atterrés devant cette omniprésente surveillance. Puis, telle une présence fantomatique, le VUS s'en retourne d'où il était venu. La nature reprend allègrement ses droits; elle est insensible à toute forme de contrôle.

Le calme de l'endroit se grave de nouveau en nous comme un moment solennel. Nous parlons peu, éblouis, troublés et fascinés. Nous sommes immergés dans un temple magnifiant la résilience de la nature. Un bruyant chant d'oiseau se fait entendre. J'ignore quelle espèce peut pousser ce chant puissant et intrigant. Je renonce vite à le trouver préférant prolonger le mystère immanent de notre exploration.

Un couple passe, promenant un chien nommé « Jackson ».

Nous rejoignons enfin la voiture, ébranlés par l'expérience éthérée que nous venons de vivre. Dire que nous aurions pu passer à côté d'un tel endroit... Sonnés et abasourdis par cette visite troublante, nous devons revoir l'horaire du dimanche pour l'atelier.

Contre toute attente, ce lieu perdu et déshérité éveille maintenant en nous de multiples et riches résonances...

Nous reprenons la route sous une pluie désormais abondante. Dans mon for intérieur, je formule le souhait que ce lieu ne change jamais qu'il puisse traverser les époques, telle une cathédrale. Même si l'on sait, depuis, que les cathédrales peuvent elles aussi brûler...

STRATES DU TEMPS OU LES OISEAUX DE LA MINE CAREY

Par Nicolas Lanouette

Il y longtemps, très longtemps...

Quelques chevreuils parcourent une forêt de bouleaux, d'érables à sucre et de sapins s'y nourrissant au chant du bruant à gorge blanche. A quelques pas de là, une grive des bois entonne son chant flûté mélodieux pour le plus grand bonheur des écureuils roux. A la fin de la journée, un des chevreuils sera tué et servira de repas à un groupe d'Abénakis sillonnant ce territoire d'Amérique du Nord ne portant pas encore ce nom.

1870

Un paysan défriche péniblement un bout de terre qu'il vient d'acquérir. Il y coupe des érables à sucre, des bouleaux et beaucoup de sapins. Les oiseaux s'énervent, piaffent, piaillent et puis s'envolent un peu plus loin sous le regard indifférent du paysan. La colonisation du canton de Broughton vient de débiter.

1895

Quelques vaches paissent dans un champ. Deux chevaux canadiens gambadent à l'orée de la forêt, tandis qu'un busard des marais, indifférent à leur cavalcade, survole le champ à la recherche de quelques souris ou mulots insoucients pour s'en sustenter. Ne trouvant rien, il se pose sur un piquet de clôture et se met en attente. Près de la grange, l'incessant ballet aérien des hirondelles rustiques allant des champs aux nids pour rapporter d'innombrables insectes pour nourrir leur nichée piaillante, plutôt vorace. Un coq chante dans la basse-cour, suivi de quelques aboiements du vieux chien. Un cultivateur, bourrant sa pipe, se berce lentement sur son perron, tout en se disant que la soirée est bien douce et plus que parfaite.

1900

Un géologue-prospecteur monte sa tente à l'orée d'une forêt dans le canton de Broughton. Il s'endort au chant du grand duc et de l'engoulement d'Amérique, des rêves peuplés de roches filandreuses riches en chrysotiles...

1950

Un cultivateur vend sa terre. Des mineurs y accourent avec pelles, pioches ainsi que diverses machineries et commencent à y creuser un grand trou à la recherche d'amiante. Les oiseaux effarés, effrayés, s'enfuient à tire-d'aile et personne n'y porte la moindre attention.

1959

À la mine Carey, de nombreux mineurs s'affèrent avec les équipements les plus divers à creuser un trou de plus en plus grand pour en arracher de la roche. Près du trou, un moulin empanaché de poussière blanche broie cette roche pour en extraire la fibre d'amiante. Petit à petit, jour après jour, s'élèvent des monticules, des collines de résidus, des haldes blanches presque étincelantes au soleil. Il ne reste plus grand place pour les arbres. Quelques moineaux grappillent tant bien que mal une maigre subsistance dans ces lieux. Une sirène retentit, suivi d'un fragment de silence, puis, l'explosion, « le blast » comme on le dit dans la région. D'autres roches à débayer par les mineurs, à broyer par le moulin et le trou vient de s'agrandir un peu plus.

1986

Une dernière paie pour les mineurs. La mine ferme. Le vacarme du moulin cesse, son panache blanc s'étiole bientôt aux quatre vents. On barre les portes et cadenasse les grilles donnant accès au chemin de la mine. Silence total. Les mineurs partis, ne restent plus que les moineaux que rapidement rejoignent quelques corneilles, quiscalles bronzés et autres oiseaux à la recherche de nouveaux espaces à conquérir. On cesse de pomper la petite flaque d'eau se formant depuis toujours au fond du trou de la mine.

5 octobre 2019

Dans le sentier des mineurs, les randonneurs ont pris toute la place, parmi ceux-ci, vingt-quatre géopoéticiens s'arrêtent pour dîner face à l'ancienne mine Carey. Tout autour, la forêt a repris ses aises. La flaque d'eau dans le trou de la mine est devenu un lac. Sur l'autre rive, un moulin abandonné rêve en silence du flamboyant panache de sa jeunesse. Tour près, les haldes grises et blanches apprivoisent le partage de leurs courbures et pentes avec quelques arbres et plantes plus coriaces que les autres, des pionniers du règne végétal à la conquête d'espaces vierges à coloniser.

Parmi le groupe de géopoéticiens, un géographe-historien empoigne sa paire de jumelle et scrute le paysage. Ornithologue amateur, il observe avec joie les centaines d'oies blanches et de

bernaches du Canada jacassant en paix sur le lac de la mine Carey. Différents groupes de canards s'immiscent entre les interstices laissés par les deux grandes communautés des anatidés bien partagées en groupes distincts. Il observe sur un contrefort surélevé de l'ancienne mine, à l'orée des premiers arbres, un groupe de six urubus à tête rouge, un peu philosophes sous en cette journée ensoleillée, observant le spectacle des oies s'égayant dans les eaux de l'ancienne mine. Il sourit en voyant ces drôles de drilles chauves à tête rouge, en songeant que le premier couple d'oiseaux nicheurs de cette espèce a été observé au Québec en 1974. Aujourd'hui, ces oiseaux charognards se retrouvent communément sur tout le sud du Québec. Il scrute encore l'horizon de la mine Carey, le moulin silencieux, le brouhaha aviaire, le mort-terrain gris, les haldes blanches surréalistes. Il y voit les strates du passage du temps qui, comme autant de couches géologiques s'accumulent et laissent leurs empreintes dans le paysage, que, par la suite, on lit comme autant de pages d'un grand livre d'histoire.

Les géopoéticiens dînent, discutent entre eux, prennent des photos, font la sieste, écrivent et lisent quelques poèmes à haute-voix dans cette chaude journée d'octobre. Une mésange à tête noire se pose près du géographe-historien amateur d'oiseaux et lance son joyeux diiii-diium-diium-diium, il se dit alors, tel un vieux paysan se berçant sur son perron, que le dîner à la mine Carey est plus que parfait...

Haut dans le ciel, un urubu en vol plané cherche sa pitance...

RÉSIDUS D'UN SÉJOUR À THETFORD MINES

Conversations dans l'habacle

Par Dalie Giroux et Amélie-Anne Mailhot

Première halde

[Amélie-Anne Mailhot]

La piste Bécancour

Le matin du premier jour de l'atelier de géopoétique dans la région de l'amiante, le 4 octobre, quelques-un.e.s d'entre nous devions nous rendre à Odanak, pour une visite du sentier de plantes médicinales tenu par les responsables du Bureau environnement et terre, dont l'herboriste abénaki Michel Durand. Or, on nous a informé que le bureau était fermé ce jour-là, et nous avons donc dû devancer notre visite d'un jour. La raison de la fermeture du bureau, le 4 octobre, est la commémoration du Raid de Rogers, lors duquel 200 Anglais (les Rangers de Robert Rogers) ont surpris les Abénakis pendant la nuit, tué une trentaine d'entre eux, pillé et incendié le village qui se nommait alors Saint-François de Sales.

De 1660 (ou 1683, selon les sources) à 1700, la mission Saint-François-de-Sales était située le long de la rivière Chaudière, près des chutes de la Chaudière (lieu de naissance de Dalie). Elle aurait ensuite été déplacée le long de la rivière qui s'appelle aujourd'hui Saint-François, à l'emplacement d'un campement abénaki.

La Chaudière prend sa source dans le Lac Mégantic, puis se jette dans le fleuve Saint-Laurent. La rivière Saint-François, sur les bords de laquelle se trouve la communauté abénakise d'Odanak, prend sa source dans le Grand lac St-François. La rivière Bécancour, le long de laquelle se trouve la communauté abénakise de Wôlinak, qui circule à travers la ville de Thetford Mines, prend sa source dans le lac Bécancour. Sur le bord du Saint-Laurent, on passe trois points, trois rivières se

jetant dans le fleuve. D'ouest en est : Saint-François, Bécancour, Chaudière. Mais quand on remonte les rivières, dans les terres, leur géométrie se fait plus complexe.

Dans un texte de 2003, Gwen Barry décrit l'existence de la « piste Bécancour », un sentier abénaki reliant le Petit lac Saint-François (rivière Saint-François) et la rivière Bécancour⁹. Elle expose l'existence d'une réserve abénakise au petit lac Saint-François, de 1853 à 1882 (l'amiante a été découverte dans la région en 1876, et on retrace l'existence de sept mines en opération dès 1885); et d'un campement abénaki au pied des chutes de Lysander, sur la rivière Bécancour.

Intrigant : Gwen Barry suit la trace archivistique de Pial Pissenne, aussi appelé Pierre Montagne et Peter Mountain, d'Odanak au lac Georges dans l'État de New York, en passant par les cantons de Leeds et d'Inverness. Pierre Montagne était un herboriste abénaki, fréquenté, comme le dit Barry, par les paroissiens protestants et les paroissiens catholiques des cantons avoisinants. Il en est de même pour Mali Agat, Marie-Agathe, Molly; herboriste abénakise réputée.

Un sentier abénaki reliant le Lac Mégantic et le Grand Lac Saint-François apparaîtrait également sur une carte de John Mitchell datant de 1755.¹⁰

Du Lac Mégantic, on sait que les Abénakis circulaient jusqu'à la côte atlantique par la rivière Kennebec et jusqu'au Saint-Laurent par la rivière Chaudière (voir à ce sujet, et pour un survol de la présence abénakise le long de la Chaudière, Madeleine Ferron, *Les Beaucerons ces insoumis*¹¹).

Bien qu'existent de nombreuses autres sources, à eux seuls, les textes de Gwen Barry pour les rivières Saint-François et Bécancour, et de Madeleine Ferron pour la rivière Chaudière, qui utilisent toutes les deux un mélange d'archives paroissiales, de travaux d'historiens les ayant précédés et de tradition orale, démontrent sans l'ombre d'un doute qu'on est en plein pays abénaki.

Pourtant, pas la moindre trace d'une reconnaissance du territoire traditionnel abénaki pendant notre séjour au pays de l'amiante. Ayant grandi à Saint-Georges de Beauce, le long de la Chaudière, dont le nom d'origine est Sartigan et qui constituait un campement abénaki entre la

⁹ BARRY Gwen (2003). « La « piste Bécancour » : des campements abénaquis dans l'arrière-pays », *Recherches amérindiennes au Québec*, 33 (2), 93-100.

¹⁰ « Rivière Bécancour », Wikipédia, en ligne : https://fr.wikipedia.org/wiki/Rivi%C3%A8re_B%C3%A9cancour

¹¹ FERRON Madeleine (1974). *Les Beaucerons ces insoumis. Petite histoire de la Beauce, 1735-1867*, Montréal : Hurtubise.

côte atlantique et le Saint-Laurent, j'ai pu constater qu'il en est de même dans toute la Beauce, région administrative voisine.

D'après ce qu'on peut lire dans le document « Vitrine sur notre histoire » (un document célébrant les faits saillants de l'histoire de St-Joseph-de-Coleraine, disponible en ligne), subsiste de la présence abénakise dans la région de l'amiante une plaque de l'amitié, à l'initiative d'un citoyen de Coleraine, dans le parc Waban-aki. De 1985 à 1989, on a en effet célébré la fête de l'amitié, suite à l'invitation faite par ce citoyen aux Abénakis d'Odanak et de Wolinak, de venir célébrer une amitié renouvelée sur les lieux de ces terres desquelles ils ont été chassés. En 1986, c'est Doris Lussier (dit le père Gédéon) qui arbitre la partie de balle-molle, et en 1989, Édith Butler agit à titre de « princesse Matawalisis ».

Question pour Dalie : crois-tu que, même si les terres ont été « cédées » à la Couronne, il n'y a pas moyen, pour les Abénakis d'Odanak, de Wôlinak et d'ailleurs, de revendiquer la nécessité de les consulter pour les projets de développement sur leur territoire, i.e. l'exploitation des résidus miniers?

Réponse de Dalie : ils peuvent faire de l'intimidation symbolique.

Le Klondike

Lors de notre arrivée au campement pour l'atelier, le soir du 4 octobre, jour de commémoration du massacre de Saint-François, Nicolas nous offre une présentation de l'histoire de l'exploitation minière au Québec, dont les premiers pas se firent lors de la découverte de gisements d'or dans les rivières Chaudière et Gilbert, dans la Beauce.

J'ai eu l'occasion d'en apprendre un peu plus, à l'été 2012, sur l'origine de la loi sur les mines qui prévaut encore au Québec à l'heure actuelle. Voici l'histoire que je tiens du juriste Jean-Paul Lacasse. À la fin du 19^e siècle, un fier résident de Saint-Georges de Beauce, de retour du Klondike avec quelques pépites, propose de transposer une coutume de la ruée vers l'or à la législation québécoise : ainsi, d'après une coutume de la Californie qui s'est étendue au Klondike, le prospecteur qui posait son bâton quelque part obtenait les droits d'exploration exclusif dans un rayon de quelques centaines de mètres. C'est l'origine du « claim », inscrit dans la loi québécoise, par lequel, de nos jours, les compagnies minières peuvent ainsi « claime » n'importe quel territoire et y obtenir un permis d'exploration exclusif ayant préséance sur toute autre occupation

du territoire. Une grande partie du rapport légal au territoire au Québec est donc régi par le caractère spéculatif de la ruée vers l'or. La loi du prospecteur.

Ma mère me parle quelquefois de Mononcle Willie, son oncle à la perruque rousse portant fièrement une pépite d'or sur sa cravate, qui lui avait montré à chercher de l'or dans la rivière Chaudière. Il fallait tamiser le sable et espérer voir quelque chose qui brille au fond. Quand elle l'a connu, il vivait à Saint-Georges, de rentes tirées de ses aventures au Klondike.

Pour moi, aller à Thetford Mines dans le cadre de cet atelier, c'était retourner pas très loin de la Beauce, où je suis née, mais aussi aller là où « matante Ghislaine », la tante de ma mère, avait tenu son hôtel. Je demande à ma mère : « te souviens-tu du nom de l'hôtel de matante Ghislaine? » Elle me répond : « Il me semble que c'était l'Auberge de l'Essor. Pour l'avancement, le progrès, et un clin d'œil à Lessard (le mari de Ghislaine était un Lessard) ». Ghislaine a dû vendre l'Auberge de l'Essor, où toute la famille se réunissait, et son grand terrain avec potager et arbres fruitiers, pour que la mine soit agrandie. Une vente obligée. Quand je l'ai connue, elle vivait à Saint-Joseph, grâce aux rentes provenant de la vente de son hôtel et de ses placements en bourse.

Ma mère m'envoie un message suite à mes premières questions : « Je me souviens de la mine d'amiante qui était sur leur terrain : c'était la Carey! »

Premières impressions de Thetford, de Coleraine, de ces villes minières de l'amiante : une forte identification, pas seulement esthétique et paysagère, mais économique, politique, émotive, aussi, avec le minéral. Une symbiose.

Premiers contacts avec les haldes : Dalie et moi étions passées par Saint-Joseph de Coleraine, en 2016, sur le chemin du retour d'un voyage dans le Maine qui nous avait fait longer la rivière Kennebec jusqu'à la côte, en passant par Saint-Georges. Sans nous arrêter, nous avons pu contempler, ahuries, depuis l'habitacle de la voiture, ces paysages lunaires, que nous connaissons désormais comme étant des *haldes* de résidus stériles de l'exploitation de l'amiante.

Les « lobbies anti-amiante »

Le 8 mars 2018, *Le Courrier de Frontenac* titrait : « La réutilisation des résidus miniers menacée par la santé publique ».

La production, l'utilisation, l'exportation et l'importation de l'amiante sont en effet interdites depuis 2018 ; l'interdiction ne s'étendant pas a priori à l'exploitation des résidus miniers, une audience du Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (BAPE) est en cours, afin d'aider le gouvernement à décider si oui ou non, les résidus pourront être exploités (c'est-à-dire aussi rebrassés, remettant potentiellement en circulation dans l'air de la fibre d'amiante).

Les citoyens des villes minières de la région de l'amiante que nous avons rencontrés et qui s'expriment sur la place publique semblent favorables à leur exploitation. Mieux, ils auraient souhaité que les mines ne ferment jamais.

Pourtant, l'Institut national de la santé publique (INSPQ), à l'instar de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), est catégorique concernant la toxicité de l'amiante, et l'incidence des cancers liés à l'exposition au minerai, y compris l'exposition aux résidus miniers. Puisque les mésothéliomes (cancer de la plèvre du poumon, ou du péritoine) liés à l'amiante, et l'amiantose, prennent quelque fois 10, 20 ou même 30 ans et plus avant de se déclarer suite à une exposition, la déclaration de cancers et d'amiantose liés à l'exposition à l'amiante ne cesse aujourd'hui d'augmenter. À titre d'exemple, en 2016, 583 nouveaux cas d'amiantose ont été déclarés au Québec, 247 nouveaux cas de mésothéliome et 30 nouveaux cas de cancer du poumon. En 2016 toujours, au Québec, on attribue 92 décès au mésothéliome et 48 à l'amiantose¹².

L'INSPQ rappelle également qu'il n'existe pas de seuil minimal d'exposition à l'amiante pour qu'elle puisse avoir des répercussions néfastes sur la santé. Les gens diagnostiqués avec le mésothéliome, qui peut se déclarer des décennies après l'exposition, meurent en général dans les deux ans suivant le diagnostic. On a vu, récemment, le cas de trois employé.e.s de l'Université de Montréal atteints d'un mésothéliome et dont la source d'exposition est l'amiante présente dans les murs de l'établissement¹³.

Les dangers pour la santé de la population ne semblent pas émouvoir le maire de Thetford Mines, qui a même réclamé la démission du directeur de la santé publique de Chaudière-Appalaches. On

¹² INSTITUT NATIONAL DE SANTÉ PUBLIQUE (2018). *Données les plus récentes sur les nombres de cas de maladies reliées à l'exposition à l'amiante au Québec*, en ligne : <https://www.inspq.qc.ca/amiante/donnees-les-plus-recentes-sur-les-nombres-de-cas-de-maladies-reliees-l-exposition-l-amiante-au-quebec>

¹³ THIBODEAU Marc (2019). « UdeM : les professeurs veulent une enquête indépendante sur l'amiante », La Presse, édition du 20 décembre, en ligne : <https://www.lapresse.ca/actualites/sante/201912/20/01-5254439-udem-les-professeurs-veulent-une-enquete-independante-sur-lamiante.php>

peut lire son témoignage dans *Le Courrier de Frontenac* du 12 mars 2018, tiré d'une lettre envoyée au Ministre de la santé :

Déjà que le gouvernement nous a donné un dur coup en s'assurant de la fermeture de nos mines, voilà que depuis plusieurs années, une folie furieuse s'est emparée de nombreux fonctionnaires provinciaux quant à la présence d'amiante dans nos résidus. Tous se retournent vers notre tortionnaire pour prendre avis, celui qui occupe la charge de directeur de santé publique de Chaudière-Appalaches. Comme un dictateur, il a évacué toute logique et tout bon sens et livre une guerre ouverte à notre région.¹⁴

Dans les commentaires situés à la suite de l'article sur le site internet du journal, tous semblent appuyer leur maire. Par exemple :

Bravo M' le maire de vous tenir debout. Curieusement si notre région semble dangereuse Comment ce fait t'il que tant de gens veulent la visiter. Comment ce fait-il que L'ARMÉE Canadienne s'entraîne ici et que de tournages de films se font ici. Qu'est quelle a notre région, elle est tout simplement spectaculaire avec des décors que l'ont ne retrouve à nul par. Curieusement essayé de vous faire déclarer Amiantos Préparez-vous à tout un combat de Docteur Spécialiste (Nos nouveaux Curé) qui se contredisent afin de que vous décourager.¹⁵

Aussi :

Bravo monsieur le maire de vous tenir debout pour notre ville! Il faut se débarrasser de ces fous furieux qui forment obstacle au développement économique, touristiques etc. de notre belle ville et qui croient que côtoyer notre population exige un accoutrement antinucléaire!¹⁶

On peut lire dans un article du *Courrier de Frontenac* daté du 8 mars 2018 :

Le directeur de santé publique de Chaudières-Appalaches, le Dr Philippe Lessard, demande à la Société Asbestos de ne plus rendre ses terrains accessibles aux entrepreneurs et à la population afin de cesser toute activité de réutilisation de résidus miniers non soumise à un contrôle et/ou à une évaluation gouvernementale.

¹⁴ SAVARD Jean-Hugo (2018). « Le maire de Thetford réclame le congédiement du Dr Lessard », *Le Courrier de Frontenac*, édition du 12 mars.

¹⁵ « Commentaires », *Le Courrier de Frontenac*, édition du 12 mars 2018, en ligne : <https://www.courrierfrontenac.qc.ca/2018/03/12/maire-de-thetford-reclame-congediement-dr-lessard/>

¹⁶ *Idem*

Dans une communication datée du 21 décembre 2017, le Dr Lessard va même jusqu'à menacer l'entreprise d'utiliser divers moyens légaux qui sont à sa disposition pour assurer la protection de la santé de la population et des travailleurs de son territoire.

(...)

[Le président du Mouvement ProChrysotile québécois] invite notamment le Dr Lessard à un niveau de pensée et d'interventions plus objectif et moins menaçant. « La science véritable serait un guide beaucoup plus sain et réaliste que de se laisser influencer par une perception et une propagande abusive et malsaine. Accepter sans prudence d'être ou de devenir l'instrument des lobbies anti-amiante n'est pas synonyme d'objectivité allant dans le sens que nous indique la science », a-t-il écrit.¹⁷

Commentaire à la suite de cet article :

Selon ce parfait exemple du petit bureaucrate BOUCHÉ et HYSTÉRIQUE qui en 2009 disait un discours et là, dans une position plus importante fait son show de boucane pour quels intérêts, sa petite carrière et passer dans une rubrique scientifique de bric à brac? Malgré nos 150 ans d'Histoire, selon votre délire actuel, nous devons fermer la ville et plier bagages....Cet imbécile veut tuer le tourisme ,éloigner les étrangers, des entrepreneurs d'une si belle région qu'il ne connaît même pas, trop occupé à lire je ne sais quoi... bien pleuré dans son ti bureau de Ste Marie de Beauce....Vous, vous attaquez à ma région, vous devriez changer vos lectures pour des documents historiques sur la vitalité de ma région natale et ce qu'on fait de petits discours MINABLES de votre genre. Avant de dire des bêtises, regardez dont les dégâts qu'ils causent et venez donc visiter ma belle région au lieu de cracher dessus sur des arguments qui frôlent la maladie mentale...la dessus, travaillez donc à nous trouver des psychiatres et ouvrir notre Département de Psychiatrie... LÀ, VOTRE JOB POUR NOUS SERA VRAIMENT UTILE POUR MA RÉGION!¹⁸

Dans le cadre des audiences publiques, le député de Mégantic-L'Érable appelle à la prudence des commissaires, comme on peut le lire dans *Le Courrier de Frontenac* :

¹⁷ SAVARD Jean-Hugo (2018). « La réutilisation des résidus miniers menacée par la santé publique », *Le Courrier de Frontenac*, édition du 8 mars 2018, en ligne : <https://www.courrierfrontenac.qc.ca/2018/03/08/reutilisation-residus-miniers-menacee-sante-publique/>

¹⁸ « Commentaires », *Le Courrier de Frontenac*, édition du 8 mars 2018, en ligne : <https://www.courrierfrontenac.qc.ca/2018/03/08/reutilisation-residus-miniers-menacee-sante-publique/>

« Nous le savons, c'est facile de faire peur au monde. Nous désirons que le BAPE donne préséance aux faits et à la science pour que l'on puisse faire la démonstration à l'ensemble des gens qui nous entourent que nous pouvons vivre en exploitant d'une manière correcte et sécuritaire les résidus miniers ».

À son avis, prétendre le contraire aurait des effets désastreux, non seulement sur l'économie de la région, mais aussi sur la population.¹⁹

Le maire de Thetford s'attend, pour sa part, à faire face aux « puissants lobbies anti-amiante » :

Les élus de la région sont conscients que les lobbies anti-amiante profiteront de l'occasion pour se faire entendre tout au long de la commission d'enquête. Le maire Brousseau précise que la région sera elle aussi bien représentée pour donner sa version des faits.

« Nous savons que ce sont des gens très bien organisés. Ils ont les poches profondes et une très bonne relation avec les médias. Nous le voyons à de très nombreuses reprises. Nous aurons la chance d'aller réfuter beaucoup de choses, d'apporter des précisions et de poser des questions parce que souvent leurs propos sortent d'un peu nulle part. Il y en a qui ont trop de bonnes vitrines pour dire n'importe quoi et nous serons là pour corriger le tir », a-t-il conclu.²⁰

Cette allusion aux lobbies anti-amiante est commune chez les élus de la région de l'amiante, et relayée par les journalistes, sans que l'on ne précise de qui ou de quoi il s'agit. Lors d'une conversation téléphonique avec une personne originaire de la région, celle-ci m'explique spontanément : « les lobbies anti-amiante sont des compagnies étrangères qui veulent remplacer l'amiante par leur matériau à eux. Et la santé publique, les gouvernements embarquent dans leurs discours ».

Dans une lettre ouverte envoyée au premier ministre François Legault et appuyée par quarante et un scientifiques, Kathleen Ruff et Jean Zigby écrivent, à propos de la construction des « lobbies anti-amiante » par l'Association internationale du chrysotile (AIC) :

L'AIC attaque ceux qui s'opposent à l'utilisation de l'amiante chrysotile – par exemple, les Associations médicales du Québec et du Canada, les Sociétés de cancer du Québec et du Canada,

¹⁹ SAVARD Jean-Hugo (2019). « Des audiences d'une importance capitale pour la région », *Le Courrier de Frontenac*, édition du 3 décembre, en ligne : <https://www.courrierfrontenac.qc.ca/2019/12/03/des-audiences-dune-importance-capitale-pour-la-region/>

²⁰ *Idem*

les Associations de santé publique du Québec et du Canada, l'Organisation mondiale de la santé, la Commission internationale de santé au travail, la Fédération mondiale d'associations de santé publique, l'Union internationale contre le cancer, la Confédération syndicale internationale – et allègue que ces derniers font partie d'une guerre commerciale secrète qui utilise des « astuces » pour discréditer l'amiante et manipuler l'opinion publique. L'AIC parle de « fanatiques anti-amiante » et de « victimes de l'hystérie anti-amiante ». De telles tactiques rendent impossible un débat rationnel. Les populations qui habitent les régions où se trouvent des mines d'amiante et où il y a des projets pour commercialiser les déchets miniers croient à ces complots et rejettent les faits scientifiques.²¹

Si on peine donc à trouver l'information pertinente concernant l'exactitude de ce qui constituerait des « lobbies anti-amiante », les lobbies pro-amiante, pour leur part, sont assez faciles à identifier, étant inscrits au registre des lobbies du Québec. À cet égard, et outre le Mouvement ProChrysotile et l'Alliance internationale pour le chrysotile, un journaliste de Radio-Canada nous renseigne sur l'existence de ces lobbies :

Onze lobbyistes différents ont travaillé depuis 2016 pour Alliance Magnésium, l'entreprise qui a racheté l'ancienne usine d'extraction de magnésium de Magnola à Danville.

Leurs efforts semblent avoir donné des résultats, puisqu'au mois d'août dernier, Québec a accordé à Alliance Magnésium un prêt de 17,5 millions de dollars en plus d'une prise de participation de 13,5 millions dans le capital-actions de l'entreprise.

La compagnie va utiliser cette aide financière pour construire une usine de démonstration et améliorer son procédé d'extraction du magnésium contenu dans les résidus d'amiante chrysotile.

OxyNobel Chemicals embauche depuis 2016 un lobbyiste doté d'un mandat de plus de 100 000 dollars par année pour tenter d'obtenir du financement d'Investissement Québec pour une usine d'exploitation des résidus de chrysotile qui serait construite à Richmond.

Le porte-parole de l'entreprise n'a pas voulu révéler ce qui serait produit dans cette usine.

KSM, une autre entreprise basée à Thetford Mines, a obtenu en 2017 une subvention de 125 000 dollars de Québec pour un projet de production d'engrais à partir des résidus d'amiante.

²¹ RUFF Kathleen et Jean ZIGBY (2019). « L'influence néfaste de l'industrie de l'amiante », *La Presse*, édition du 19 novembre 2019, en ligne : <https://www.lapresse.ca/debats/opinions/201911/18/01-5250241-linfluence-nefaste-de-lindustrie-de-lamiante.php>

Dundee Technologies durables, la compagnie qui a développé le procédé d'extraction, avait inscrit en 2014 trois lobbyistes au registre québécois.

Il poursuit :

On retrouve dans le registre des lobbyistes le Groupe des douze associés, un regroupement de gens d'affaires de la région de Thetford Mines qui œuvrent dans les domaines de la construction et du camionnage, entre autres.

Dans sa déclaration au registre, le groupe indique que sa mission est « d'exercer des pressions auprès d'intervenants politiques (maire, ministre, premier ministre) afin que les règlements en élaboration concernant l'utilisation et la transformation de l'amiante chrysotile soient mieux adaptées à la situation régionale ».

Le groupe signale aussi qu'un de ses représentants siège au comité régional de la Commission des normes, de l'équité, de la santé et de la sécurité du travail et cherche à assouplir la façon dont la réglementation est appliquée pour les travailleurs qui utilisent l'amiante.²²

Il existe donc un lobby pro-amiante enregistré et engagé à hauts frais par les compagnies minières, dont la stratégie semble être de mousser l'existence d'un lobby anti-amiante pourtant virtuel (ou composé d'agences de santé publique nationales et internationales, de syndicats et d'organisations de santé au travail, qui ne constituent pas des lobbies). On retrouve l'énonciation des « lobbies anti-amiante » dans les discours du maire de Thetford Mines Marc-Alexandre Brousseau et du député de Mégantic-L'Érable Luc Berthold, notamment.

*

En Italie, Stephan Schmidheiny, propriétaire de l'usine d'amiante-ciment Eternit, a fait l'objet d'un procès en recours collectif en 2018 et a été reconnu coupable d'avoir causé la mort de près de 3000 personnes, pour avoir négligé le potentiel toxique de son exploitation et exposé les travailleurs et la population avoisinante à la poussière d'amiante, jusqu'en 1986. 3000 personnes : travailleurs, familles, voisins de l'usine. Il a été condamné à 18 ans de prison, mais ses avocats ont réussi à faire abandonner les charges pour cause de prescription (c'est-à-dire qu'on a jugé que trop de temps s'était écoulé entre les faits et l'accusation).

²² TOUCHETTE Alexandre (2018). « Le lobby de l'amiante encore très actif au Québec », *Radio-Canada*, 18 octobre, en ligne : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1130520/lobby-amiante-quebec-chrysotile-mines-residus>

Les paysages stériles de l’amiante, c’est aussi toute la vie – les plantes, les animaux, les terres fertiles, les mycorhizes, les insectes, les habitats, les écosystèmes complexes -- engloutie sous ces tas de résidus, excavés et jetés à la volée.

Qu’est-ce qu’on mange, désormais, au pays de l’amiante? Une des réutilisations possibles des résidus miniers consisterait à produire de l’engrais.

Exploiter les résidus miniers : tamiser le sable pour espérer y trouver quelque chose qui brille encore.

Le monstre de Coleraine

Dans le document « Vitrine sur notre histoire », on partage l’étonnant récit de l’apparition du « monstre de Coleraine » à des enfants de la région. Il apparaît d’abord sous la forme de grognements provenant des profondeurs d’une crevasse dans la roche, et puis sous sa forme physique. On peut lire :

Vers la fin d’août 1968, pendant 4 jours consécutifs un groupe de 6 jeunes garçons furent témoin d’une rencontre étrange avec un être de petite taille à la peau rugueuse et rouge argile ayant l’aspect d’un reptilien barbu sur un gros rocher surplombant le cimetière, ainsi que le véhicule suspendu dans le ciel.²³

Une vidéo est disponible sur internet qui relate l’histoire et en fait une reconstitution, avec le témoignage des jeunes garçons devenus adultes qui maintiennent leur version des faits²⁴.

Qui était ce monstre? Est-ce que les bruits entendus ont à voir avec le cassage de la pierre pour en extraire l’amiante? Le monstre de l’amiante?

Les histoires de diable ne manquent pas dans la Beauce. Le diable y représente, dans certaines histoires, celui qui garde un trésor, et pour peu qu’on lui vende notre âme, on y a accès. Un petit personnage rouge, venant des profondeurs, avec « une barbe noire hirsute » (vidéo). Un imaginaire éclaté, ou comprimé, mélange de télévision, de religion, de légendes et

²³ « Vitrine sur notre histoire », document produit pour le compte de la municipalité de St-Joseph-de-Coleraine, en ligne : <http://www.coleraine.qc.ca/doc/Histoire4.pdf>

²⁴ « Le monstre de Coleraine », en ligne : <https://www.dailymotion.com/video/x70kk7>

d'industrialisation s'exprime dans cette vision : Fatima et son apparition devant quatre enfants au Portugal, les OVNI's dont on commence à parler à l'époque, les bruits sourds qui proviennent de la roche, et un petit être qui prend l'allure du diable, qu'on appelle aussi le « Martien » (vidéo).

Domage que le monstre de Coleraine n'ait pas eu de message à partager ou d'annonce à faire. Qu'aurait-il pu nous apprendre? Peut-être nous aurait-il prévenu des complots à venir de la santé publique et des intérêts étrangers? Le Monstre aurait-il été pro-amiante ou anti-amiante? Ou nous aurait-il rappelé la « piste de Bécancour » dévastée par ces haldes et ces trous?

Amiante, Tim Hortons et glyphosate

J'ai remarqué que sur plusieurs sites abandonnés par les minières pousse du tussilage. Puisqu'il s'agit d'une plante ayant de nombreuses vertus pour les maladies pulmonaires et qu'elle aime les sols pauvres (lire : stériles), je me demande si elle a une affinité avec les mésothéliomes et l'amiantose. Est-ce que Pierre Montagne et Mali Agat en auraient recommandé aux travailleurs de l'amiante et aux habitants de Thetford?

Au pied des haldes, de grandes cours clôturées encerclent des usines rouillées, avec des panneaux indiquant la propriété privée, l'interdiction de passer et des avertissements de toxicité. Sur leur autre versant, les haldes bordent les cours arrière des maisons et côtoient statue de la Sainte Vierge, panier de basket, arrangements floraux et véhicules motorisés.

On traverse la rivière Bécancour (celle-là qui relie Wôlinak et le lac Bécancour) au centre de Thetford, pour aller rejoindre la rue Smith, rue célèbre bordée de haldes. Quatre cèdres ont été sculptés en boules.

Discussion sur les cèdres en boule avec Anne-Brigitte en passant par-dessus la rivière, qui me raconte la passion de sa voisine pour les gazons parfaits et les arbustes bien ordonnés. C'est la troisième conversation du même type à laquelle je participe en quelques semaines, lors de laquelle on me confie que les voisins sont obsédés par la « propreté » des terrains de leurs voisins, c'est-à-dire qu'ils sont préoccupés par ce qu'ils appellent les mauvaises herbes, les friches, les arbres qui poussent librement. Si bien qu'ils se manifestent à leurs voisins de différentes manières : offres d'aide manuelle, chimique ou mécanique pour en venir à bout, demandes verbales de bien vouloir gérer la situation au plus vite, et même mises en demeure ou lettres d'insultes.

Pendant nos déambulations à travers les sentiers, les lieux fréquentés pendant le séjour, j'ai repris mon habitude, commencée sur mon rang, de photographier les déchets jetés par terre. Canettes de bière, verres de carton jetables (quelle quantité phénoménale de verres Tim Hortons dans la nature!), sacs de poubelles, sacs de chips, bouteilles d'eau, mégots de cigarettes. Ils répondent aux déchets enfouis dans la montagne, la halde de mort-terrain revégétalisé sur laquelle nous baladons : pneus, barres de fer, bâches de plastiques, boîtes de conserves. Pendant que je prends des photos de déchets enfouis dans la montagne, on entend le bruit des moteurs de quatre-roues qui passent un peu plus bas, de manière intermittente, rappel sonore de la course amicale aperçue plus tôt, sur la crête d'une halde, près du cimetière de Vimy-Ridge.

Deuxième halde

[Dalie Giroux]

La filasse et la baïonnette

Notre première excursion géopoétique nous mène jusqu'au site de l'ancienne mine de Vimy-Ridge. La référence à Vimy, à la crête de Vimy, en Normandie, est évidemment l'évocation d'une bataille célèbre de la Première guerre mondiale. Toponymie révélatrice – je pense : les ancêtres normands des Canadiens-français, grands amateurs comme moi de lait, de beurre, de lard et de patates, la conscription honnie, le grand-père Laflamme qui crache par terre quand il voit la reine en peinture ou à la télévision, le gaz moutarde... le *ridge* aussi, les drapeaux impériaux sous lesquels ont combattu les Canadiens, et langue dans laquelle a été extraite tout cette filasse d'amiante, quelque part entre le mont King, du nom des princes locaux de l'industrie, et du mont Caribou, du nom d'un animal ancien en voie d'extinction rapide au Québec.

Il y a une sorte de fusion, de confusion historique et technique et humaine, entre la guerre et l'industrie, entre le front et la mine – les soldats et les ouvriers sont les mêmes hommes, ils sont les mêmes enfants, dans des lieux solidièrement mortifères. Des gens dont on cherche à garder au moins le souvenir des noms, en érigeant des ouvrages mémoriaux gris, qui rappellent sans faire exprès l'anonymat du sacrifice. Les soldats et les ouvriers sont les mêmes patriotes au service du même empire – qu'ils le conçoivent ou qu'ils s'en foutent. Sous la bannière du « il faut ce qu'il faut », du « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », tout est solennel, tout est respectueux, tout est grave – et le vivant peine à vivre, et à grand coup de poésie involontaire et de pintes de misère bues d'une traite, comme possédé par la soif.

Souvenir récent :

Un pit de sable a englouti une pelle mécanique et son opérateur l'an dernier sur la route 105 en Outaouais, quelque part entre Hull et Maniwaki. Minute de silence au début du conseil municipal : ici c'est aussi ailleurs.

On nous a expliqué que le Québec est une succession de chaînes de montagnes qui se sont créées au gré de chocs tectoniques successifs. La serpentine, elle, est un phénomène planétaire : elle

traverse le nord-est de l'Amérique, la Russie, elle descend vers l'Afrique. Il y a comme une amicale mondiale des populations de l'amiante, potentialisée, inscrite dans l'histoire économique du 20^e siècle. Le géologue a dit : « Moi, quand je vois les haldes minières, je suis chez nous ».

La région de l'amiante est empesée de 400 millions de tonnes de résidu. La ville de Thetford Mines est construite sur une grande dune de déchets miniers. Toutes les grandes villes du monde, tous les marais qui ont été comblés pour les assécher, nous rappelle Lucie Taïeb dans *Fresh Kills* (Montréal, Varia 2019), sont construites sur des déchets, sont comblés avec des déchets. Il paraît, selon un garagiste de Sainte-Cécile-de-Masham dont le père a longtemps travaillé pour la voirie, qu'il en est de même de l'autoroute 50 sur la rive nord de la rivière des Outaouais. Le remplissage acheté par le gouvernement était détourné de sa route à d'autres profits, et on substituait à celui-ci des déchets de toutes sortes, récupérés dans les dépotoirs. Sorte d'économie circulaire apocalyptique.

On a dit que certaines haldes ont été recouvertes avec les sols contaminés de Lac Mégantic, suite à l'accident ferroviaire qui a mené à un déversement de pétrole dans la ville. Transfert culturel postindustriel dans le territoire abénaki. Du contaminé avec du contaminé, ça fait-tu du décontaminé? Une décontamination visuelle, diront certains, mais pas nécessairement payante. Les lacs, nous dit une ressortissante de la région de l'amiante, « y sont beaux »... comme « la mer des Caraïbes ». Elle a dit : « on est reconnus pour ça ». Le chez-nous, l'amour des haldes, est la forme locale du patri-autisme.

Anti-monuments

La série des haldes de l'ancienne mine Normandie de Vimy-Ridge, devant laquelle silhouettes minuscules et interdites nous sommes, est un bloc, une présence massive, un grand œuvre au noir. *Heap* : très exactement ce que Robert Smithson appelait un anti-monument.

C'est un monument inconscient, qui serait un effet plutôt qu'une cause : sablières et autres carrières, grands bâtiments abandonnés, autant d'infrastructures gigantesques et de résidus industriels sans fonction – négativité pure. Un anti-monument est aussi un dispositif philosophique, il nous invite au décryptage – ce que Robert Hébert, le philosophe de Villeray, appellerait un « malaise significatif ». Les quadistes qui circulent sur les dunes de résidu d'amiante expriment cette forme extrême de philosophie locale.

Lu, dans la nouvelle édition de *On n'est pas des trous d'cul* de Marie Letellier :

« Tu veux-tu faire d'argent? M'as t'montrer mon truc, mais vas pas l'montrer à d'aut'. Tu peux faire n'importe quoi avec d'la pâte d'amiante. [...] J'ai découvert ça la pâte d'amiante en réparant une fournaise : faut mettre ça d'ssus t'sais, pis ça sèche vite. C'te truc là y a personne qui l'connaît mais moé ch'us pas fou, ch'sais m'servir d'ma tête quand j'vois que'que chose. Là ch'fais ça d'mémoire pour le concours du 10 mais même si j'gagnais que'que chose, ça vaudrait jamais c'que ch'fais. Parce que ça c'est original, y en a pas deux pareils. M'as signer mon nom d'ssus pis même si que'qu'un voudrait faire pareil, y pourrait pas parce que ça c't un original. Ça a pas de prix. J'vendrais pas ça en bas de \$3,000. Mais avec c'te pâte-là on pourrait faire des affaires payantes. T'as rien qu'à modeler des hommes pis des femmes qui s'mettent ou ben deux tapettes ensemble : le monde y s'arracheraient ça. Ah oui! » (Montréal, Mault, 2019, pp. 96-97)

Sur les sites miniers, on peut apercevoir une de ces structures en hauteur, que l'on retrouve partout dans la région, couverte de feuilles de métal rouillées : le chevalement. Celui-ci sert à descendre dans la mine, et à remonter la roche d'amiante à la surface. Une sorte d'ascenseur en plein ciel. Ils sont jolis, à leur manière, par l'esquisse de vie qui semble émaner d'eux.

Je me demande ce que signifie « chevalement », nom intrigant, qui comme celui de « halde » est propre au lieu. Je fais l'hypothèse que le mécanisme de l'ascenseur était actionné par des chevaux. Lorsque nous visitons le centre d'interprétation, la guide, évoquant les chevalements, affirme : « Ça n'a rien à voir avec un cheval », sans toutefois pouvoir préciser l'origine ou le sens du mot. Les chevalements étaient actionnés par des machines, et non par la force animale. Je pense alors : le chevalement, il chevauche le trou, comme un cheval, ou plutôt : il agit comme un chevalet, comme une potence – une sorte de petit cheval de bois, qui donne des pattes à quelque chose qui en a besoin, un levier, un treuil, qui n'en a pas. Et il y a cette forme de la structure, qui encore rappelle une dérivation du cheval : les chevalements, étroits et très haut perchés, ont l'air de pièces d'échec, grands cavaliers stratégiquement placés au milieu des sites désaffectés. En anglais, on dit « headframe ». Ce sont des pièces de musée, des chevaux de tôle entre les montagnes où hivernaient les caribous. Qui sont les animaux de l'histoire de l'amiante? Qui dort dans l'étable?

Idée débile :

Créer des mini-haldes de jardin avec du vrai résidu d'amiante, pour rappeler de manière décorative le paysage de la région (comme on voit encore des pastiches de moulins à vent et d'autres scènes exotiques dans les jardins des gens), et pour créer un débouché à la fois symbolique et matériel pour ce résidu et pour la région.

La Relocalisation Ltd. est l'agence qui a été chargée de déplacer le quartier Saint-Maurice, bâti sur un gisement de serpentine que la compagnie possédant les titres au sous-sol voulait exploiter. Le quartier est disparu, le gisement n'a pas été exploité. S'y dresse un mémorial vernaculaire de garnotte et d'acier noir. Comme une halde des âmes, c'est un monument sur un anti-monument, un cœur sacré de l'amiante.

Forêt-zombie sur mort-terrain

Nous avons visité un parc naturel géré par un organisme local. Le lieu est meublé d'interventions vernaculaires colorées : indications, cartes, avertissements, art, constructions, aménagement. Sur le parcours proposé, des affiches informent les visiteurs de ce qui les entoure, faune et flore. Amélie-Anne remarque que l'information offerte contient quelques erreurs : certains arbres sont mal identifiés.

Le sentier est parsemé de sculptures de bois, réalisées par un ancien des mines. Elles portent des noms et sont assorties de commentaires imagés. Les visiteurs ne se privent pas de les prendre en photo, et je me demande à quoi serviront ces photos, disséminées dans la grande poubelle nuagique, ce miroir onirique de la poubelle terrestre où nous nous mouvons. Une des sculptures représente un couple. « Le couple », si l'on veut, dans une version archétypique : « Aube de naissance. Réunis en harmonie, père et mère ne font qu'un, pour le bonheur de tous et chacun ». Sorte de célébration du couple parental père-mère comme origine du monde, et évocation de la famille comme source du « tous et chacun ». L'iconographie religieuse, et les figures multiples de la Sainte-famille ne manquent pas dans la région de l'amiante. Nous sommes dans cette nébuleuse géopolitique que les commentateurs appellent le « mystère de Québec » pour qualifier le conservatisme politique de la région. Nous sommes ici dans une zone de colonisation centenaire, extension de l'ancien Québec, terroir des populations appalachiennes, avec son monde abénaki caché en dessous, la Bécancour, la Saint-François, le lac Mégantic, la route entre

l'Atlantique et le Saint-Laurent par les montagnes, quelque part près de la Beauce et des grandes forêts du Maine – une sorte de mort-terrain culturel. Une forêt sans nom qui repousse sur un champ miné.

L'Appalachie laurentienne, c'est un bas-fond en hauteur, et d'une manière contentieuse, c'est un lieu toxique aussi. Un lieu où l'on cultive l'attachement à ce qui nous empoisonne. C'est le front de colonisation, ou : tuer pour vivre.

Lu :

(dans le Journal de Montréal, rubrique « Chaudière-Appalaches », le samedi 28 mai 2016)

« Ils feront crisser leurs pneus pour le Christ ». Il s'agit d'une nouvelle en provenance de Saint-Joseph-de-Coleraine, qui explique qu'une « soixantaine de propriétaires de voitures de sport feront crisser leurs pneus pour sauver l'église de leur village lors d'un immense show de boucane ». Les participants commentent, suite aux protestations du maire : « Je m'en fiche du côté écologique, une fois par année, il n'y a rien là ». Et un autre : « Ce n'est pas nous qui allons faire mourir la planète ». Et encore : « Moi, je vais aller voir ça, mais cette journée là, on va juste fermer les fenêtres ». Curieux mélange d'entraide et de destruction, qui semble paradigmatique.

Pendant la ballade dans le parc, alors que nous discutons champignon, Roxanne parle du *Tricheur* de Sacha Guitry. La prémisse du roman est qu'un jeune garçon, en guise de punition pour un quelconque méfait, est privé de souper. Ce soir là, tout le monde s'empoisonne avec les champignons toxiques cueillis le même jour par le grand-père. La punition, dès lors, devient la vie – ou bien, version qui sied à l'esprit de notre excursion : le refus intempestif de l'héritage toxique est une forme de délinquance qui fait vivre. Devant le trou de la mine Boston qui a déjà été ensemencé de truites, la question se pose pour quelques uns d'entre nous, hypothétiquement, d'en manger ou pas. Quelqu'un de la région nous dit : « À l'extrême, tu pourrais en manger de l'amiante ». Les mots résonnent néanmoins : amiante comme dans amiantose, comme dans poumon noir, comme dans transplantation pulmonaire, comme dans cancer du péritoine. Maurice raconte : « Les médecins coupaient les poumons, et ça faisait 'crouch'. Ils n'avaient pas le droit de le dire ». Est-ce que la peur de l'intoxication, dont plusieurs s'émeuvent, qui dans la région de l'amiante est condamné et ridiculisé comme un phénomène irrationnel, n'est pas aussi

une résistance à quelque chose d'autre qu'une intoxication biochimique? Qui veut de l'héritage toxique du grand-père? Qui doit garder son secret?

Idée pour une scène de téléroman québécois (et fait vécu) :

- *Jurez sur la Bible que vous ne dévoilerez pas le secret de l'emplacement la fougère du Frère Marie-Victorin.*
- *Je le jure.*

Les bouleaux et les peupliers poussent comme ils le peuvent sur le mort-terrain. Dans leur symbiose avec le résidu minier, comme le couple originel, ils font le bonheur de « tous et chacun ». Ils se passent le minerai dans le corps. Ils sont capables de vivre *là*. Comme les soldats, comme les ouvriers, comme les femmes qui ramassaient leurs draps gris sur les cordes à linge derrière les petites maisons de la rue King (du nom des royautés de l'amiante, encore), comme les gens qui ont installé un immense drapeau du Québec (battu par le vent, déchiré) dans les rues d'Asbestos. Comme les quenouilles, ou les saules qui sont mobilisés dans les entreprises de revégétalisation, comme tout le monde ici : ils emmagasinent les métaux, dans les poumons de leurs grands-parents, et dans leur mémoire, dans leur « identité ». Tout le monde métabolise, et tous les peuples de la création sont conviés à l'édification de la nation : les chevaux, les canaris, les truites, les caribous, les enfants travailleurs, les enfants décédés, les femmes qui ont passé 50 ans à casser de la roche, leurs mains, leurs dos, leurs talons, leurs yeux, leurs bronches, leurs carcasses, les « water boys », chargés de porter de l'eau à leurs pères au fond de la mine, « le paysage, le beau paysage » (Roland Giguère). Tous ces gens, les humains, les nôtres, qui s'accrochent dans les ruines de la colonisation, dans le sérieux et la folie du nécessaire.

Psychopathologie de la zone de désindustrialisation

Une femme roule dans un Ford F150 noir sur le boulevard, je la vois se garer dans le stationnement de la SAQ. On passe devant une boutique qui s'appelle « Le pro du CB », des échoppes d'armuriers, des concessionnaires de quads et de ski-doo, un centre de paintball, des ateliers de mécanique, de soudure, d'usinage, des bars de danseuses, amiante-ci, amiante-ça, chasse et pêche et autres loisirs régionaux. C'est le paysage de l'habitation, où l'on s'affaire à faire de l'argent et à la dépenser. Nous sommes de surcroît en période électorale, et le chef de la droite

beauceronne, Maxime Bernier, s'affiche avec sa candidate, une femme de Sept-Îles (une autre grande région minière québécoise), qui a dit que si elle remporte l'élection, elle allait s'acheter une ferme dans la région de Thetford Mines.

Au centre d'interprétation, on parle toujours au « nous ». On nous parle d'un forgeron ingénieux qui n'ayant pas le temps d'aller aux toilettes pendant son *shift* à la mine, s'est fabriqué une pissotière à côté de son poste, dans le passage. On nous parle de ce génie qu'ont eu les travailleurs, qui permet d'éliminer des emplois, qui fabrique de l'efficacité, qui fait réaliser des profits – les ouvriers ici, au centre d'interprétation, veulent la même chose que les patrons : faire de l'argent, faire des bons salaires, rentabiliser l'opération, miner, miner, miner.

On nous dit qu'à l'époque (entendre l'époque des enfants dans les usines), les jeunes filles allaient casser de la roche à la mine pour aider financièrement leurs familles, et parce que paraît-il c'était une façon, *la* façon de rencontrer un potentiel mari. Je pense, en économiste politique revenue de tout : la reproduction industrielle du cheptel minier est facilitée sur les lieux mêmes de production – ingénieux, encore une fois. Et on raconte l'histoire de deux vieilles filles qui ont passé leurs vies à casser de la roche « parce qu'elles étaient laides ». Écho de la violence qui s'exerce contre tout le petit personnel subalterne de la vie industrielle, monde domestique à l'insignifiance sanctifiée, animaux, femmes, et enfants : la Sainte Famille, encore.

On nous dit : « Hoistmen, c'est une job de rêve. Assis sur ses deux fesses. On voulait faire cette job pendant 25 ou 30 ans ». Dans l'histoire que le « nous » se raconte ici, au centre d'interprétation, il n'y a pas de grève en 1949, pas d'amiantose, pas d'exploitation, pas de racisme anti-franco, pas de dépossession. On nous dit : « il n'y avait pas d'argent au Québec pour investir, c'est pour ça que c'était des Anglais qui achetaient des mines ». Je pense : répétition lassante du mythe de l'accumulation primitive – selon lequel la pauvreté est le lot des paresseux, et le labeur enrichit. Et c'est pourquoi on dit, sur le monument à la mémoire des travailleurs : « Merci papa ».

Moi je dis : merci aux frères King, qui ont obtenu sous le régime foncier colonial des concessions de terre à rabais pour l'exploitation forestière à Lyster, qui en ont tiré un capital suffisant pour se procurer 5000 acres de terres de la Couronne dans les montagnes de serpentine des Abénakis, où ils ont exploité le minerai, fondé une *company town* qu'ils ont nommé Kingsville, ouvert un magasin de péonage sur le modèle des compagnies de fourrure monopolistiques, et qui sont devenus les princes de l'amiante, et avec eux, par procuration, les tyranneaux domestiques et autres gradés du minerai qui se sont grattés des royaumes de plastique à même la roche verte.

Plusieurs des bergers allemands des familles ouvrières de l'époque attachés à leurs niches avec de courtes chaînes ne s'appelaient-ils pas Prince ou King?

Moi je dis : le parvenu régional est le petit fils du water boy et le fils du cancéreux. Les gros salaires, la mine sécuritaire, le marché mondial de l'amiante, la job assis sur ses deux fesses qu'on ferait pendant 25 ans ou 30 ans, huit mois d'hiver et la piscine hors terre, c'est le rêve de celui qui a manqué, de celui qui a rêvé alors qu'il était en manque, la bouche gourde et les mains noires. « Ce n'est pas nous qui allons faire mourir la planète ». Et on pourrait ajouter : « Ce n'est pas nous qui sommes morts, ce n'est pas nous qui mourrons ». La situation des terriens dans ce pays au sortir du 19^e siècle devait être telle qu'il fallait en sortir à tout prix – qui peut juger? Et qui témoigne?

Entendu, vers la fin de l'atelier :

- « *Moi je vendrais ma région à n'importe qui!* »
- « *vous voulez dire 'vanter'...* »
- « *oui, c'est ça* ».

Les gens de la misère appalachienne, comme les bouleaux, comme tous ces arbres sans noms, comme la fougère fabuleuse du frère Marie-Victorin, sont attachés au territoire. Ils s'hallucinent dans leur tragique paysage, ils se célèbrent pour survivre. Le ressortissant de l'amiante, quand il nomme le paysage du « chez-nous », nous dit : « vous trouvez ça laid, mais moi c'est quelque chose que je trouve beau ». Comme tous les anonymes, en désespoir de cause, usant de quelques vieux trucs de magie, il change les valences. Les enfants de l'amiante se bourrent la face dans les champignons du grand-père, réunis autour du site d'enfouissement de l'humiliation collective. Parce qu'il faut bien manger, pour ne pas brailler sur son sort, pour devenir un *snowbird*.

Je le sais, moi dont le père enorgueilli de ses improbables et spectaculaires placements mobiliers a fini sa vie de salarié corps et âme dans le caltor albertain avec deux poumons greffés et une fille qui est passée sous la table.

QUAND LA HALDE M'EMPOIGNE

Par Gaëlle Noémie Jan

Un jour d'automne
Plus au nord
Le mercure fige et le sang pulse

Sous les plaies, le passé transpire
Je glisse lentement
Vers des hauteurs où hurle le vent

Sur le sentier des mineurs
La route
Vers le troisième œil
N'est pas sans écueils
Me souffle le bois

Les silhouettes se détachent
De l'ombre
Frêles squelettes
Entre ciel et terre

C'est un cauchemar qui remonte
Au rythme de leurs rondes
J'expulse, non sans mal
L'histoire
En plongeant dans les entrailles

De la Terre,
De notre Mère
Et de nos pères

Dans la vallée désertée
Aux roches sillonnées
Je franchis le seuil d'un empire
Territoire interdit

Monticule majestueux et matière granuleuse
Pachyderme ou serpent de pierre
Les peaux se superposent
Les ressentis s'agglomèrent

Encore quelques pas, quelques bouffées
L'atmosphère s'éparpille
En un amas de grésil

Divine
Poudre de succession
Elle,
Opale cristalline
Si verte
M'emmènera
De dômes en cratères
Vers de sombres misères et danses mortifères

Le sentier continue, les ouvriers s'époumonent
L'échine se courbe
Au cœur de la source
Le monde
Tourne à l'envers

La saillie est immense
Les corps, durs comme le roc, sont perforés
Le chevalet actionne la mâchoire
Les soldats retournent en terre

Heure après heure
On fore jusqu'à l'os
S'enfonce dans la chair

Magnétique machine diabolique
Lovée au cœur des organes
D'une rythmique capitaliste

L'Amiante

Diamant brut, que l'on croit
Serpentine ou chrysotile
La pierre divisera

Kent n'est pas Superman
Sans filtre, elle n'épargnera
Sans phare, la halde nous grisera

Goutte à goutte
Les radiations promises
Tombent

Vénéneux résidus d'amas rocailleux
Lumineux, terne et savonneux
Le minerai d'or blanc assiège

Onde tranchante
Au creux des lignes
De nos mains

Le mal est fait
La terre est lacérée

Rêve filamenté

Obscure lentille

Focus perdu

La dépouille du vieux St Maurice

D'antan englouti

Ressurgit

Grisâtre fantôme du passé

Métamorphosé

En aire asphaltée

Les moteurs vrombissent

Envahissent le silence

Les morts s'éclipsent

Dans l'infini du moment

De son piédestal

Le Roi s'incline

Thetford Mines, ville-cité

M'est aujourd'hui contée

Drapée dans la brume

Au lever du jour

Je foule des terres

Remplies de mystères

Des terres

Nourries de maux, de mots

Abondants de lumière

Magnifiant

La traversée résiliente

Du passé

Des terres

Valorisant, ressuscitant

Zones désaffectées et mort-terrain

Précieux souvenirs, témoins,

D'un autre temps

Présent

AU DETOUR D'UNE PISTE CYCLABLE

Par André Roy



SUR LA HALDE

Par Laetitia de Coninck



DEVANT LA HALDE

Par Laetitia de Coninck

